BnF Gallica

Le Nouveau Mercure galant : contenant tout ce qui s'est passé de curieux...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Le Nouveau Mercure galant : contenant tout ce qui s'est passé de curieux.... 1677-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

18701. Bis

H. Rés.

LE NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

CONTENANT LES NOUVELLES
du Mois de Juillet 1677.
& plusieurs autres.

TOME V.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

A PARIS,
Chez THEODORE GIRARD, au Palais,
dans la Grand' Salle, á l'Envie.

M. DC. LXXVII.
AEVC PRIVILEGE DV ROY.

8° H 26484 (2)

NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

TOME V.

CE vous l'avouë, Madame, j'ay de la joye que les Let-

je me trouve quelquefois pour choiſir parmy ce qu'on m'apporte de tous coſtez, ce que je croy de plus curieux, pour vous, ne diminuë rien du plaiſir que je me fais de contenter le Public, en luy faiſant part de ce que je vous envoye. Je commence par un Sonnet qui n'eſt pas dans l'exacte régularité, mais qui ne laiſſe pas d'avoir ſon agrément par ſes expreſſions naturelles. Une aimable Fille dont la converſation eſt un charme pour tous

ceux qui la connoiſſent particulierement, avoit prié un de ſes Amis, façon d'Amant, de luy apprendre l'Eſpagnol, parce qu'elle avoit entendu dire que cette Langue avoit je ne ſçay quoy de majeſtueux & de fier qui répondoit aſſez à ſon caractere. On ne refuſe rien à ce qu'on aime. Il s'engagea volontiers à ce qu'elle ſouhaitoit de luy, & pour l'en mieux aſſurer, il luy envoya ce Sonnet dés le jour meſme,

SONNET.

PArce que l'Eſpagnol eſt une
Langue fiere,
Le vous le dois apprendre? Et bien
ſoit, commençons;
Mais ce que je demande à ma belle
Ecoliere,
C'eſt de ne ſe ſervir jamais de mes
Leçons.

Déja ſi fierement voſtre ame indif-
ferente
Oppoſe à mon amour qu'il ne faut
point aimer,
Que meſme en Eſpagnol, y fuſſiez-
vous ſçavante,
Vous auriez de la peine à vous
mieux exprimer.

Croyez-moy, le François vaut bien
qu'on le préfere
A la rude fierté d'une Langue
Etrangere. (*secours.*
De ce qu'il a de libre empruntons le

Mais que de son costé l'Espagnol
se console;
Car ne pouvons-nous pas mesler
dans nos amours,
Et liberté Françoise, & constance
Espagnole?

Ces quatorze Vers, si vous nevoulez pas les appeller un Sonnet, sont de Mr de Fontenelle; & comme vous ne me tiendriez pas quite, si je ne vous envoyois rien davantage de luy, en voicy

d'autres qu'il fit il y a quelque temps, & dont l'enjoüement a paru fort agreable. C'eſt un Chien qui en a fourny la matiere, & elle ne ſemblera peut-eſtre pas aſſez relevée aux délicats ; mais pourquoy dédaigneroit-on de faire des Vers pour un Chien, puis qu'un de nos plus renommez Autheurs a fait autrefois les loüanges de la Fiévre Quarte ? Marqués eſt un tres-joly petit Animal. Il fut apporté dés ſes premiers mois d'Arragon en France, & il merite bien l'Eloge que vous allez voir.

ELOGE DE MARQUES, petit Chien Arragonnois.

Sçavez-vous avec qui, Philis,
ce petit Chien,
Peut avoir de la reſſemblance?
Cà, devinez, ſongez-y bien,
La choſe eſt aſſez d'importance.

Pour percer le miſtere, & vous y
faire jour,
Examinez Marquès, ſon humeur,
ſa figure;
Mais enfin cette Enigme eſt-elle
trop obſcure?
Vous rendez-vous? il reſſemble à
l'Amour.

A l'Amour, direz-vous! la comparaiſon cloche,
Si jamais on a veu comparaiſon clocher.
Eſt-ce que de l'Amour un Chien peut approcher?
Oüyda, Philis, il en aproche.

Mais en aprocher ce n'eſt rien,
Ie diray davantage, & j'augmenteray bien
La ſurpriſe que je vous cauſe;
Voſtre Chien & l'Amour, l'Amour & voſtre Chien,
C'eſt jusvert, vert jus, méme choſe.

Marquès ſur vos genoux a mille privautez,
Entre vos bras il ſe loge à toute heure,

Et c'eſt là que l'Amour établit ſa
demeure,
Lors qu'il eſt bien reçeu de vous
autres Beautez.

On voit Marqués ſe mettre aiſé-
ment en colere,
Et s'apaiſer fort aiſement;
Connoiſſez-vous l'Amour? voila
ſon caractere,
Il ſe fâche & s'appaiſe en un même
moment.

Afin que voſtre Chien ait la taille
mieux faite,
Vous le traitez aſſez frugalemẽt,
Et le pauvre Marqués qui fait
toûjours diete,
Subſiſte je ne ſçay comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver
de ſubſiſtance,

Vous ne luy ſervez pas un ſeul
mets nouriſſant,
Et s'il ne vivoit d'eſperance,
Ie croy qu'il mourroit en naiſſant.

Avec ce petit Chien vous folàtrez
ſans ceſſe,
En folàtrant, ce petit Chien vous
mord,
On jouë avec l'Amour, il badine
d'abord,
Mais en badinant il vous bleſſe.

Loin de punir ce petit Animal,
Ne rit-on pas de ſes morſures?
Encor que de l'Amour on ſente les
bleſſures,
A l'Amour qui les fait on ne veut
point de mal.

On veut qu'un Chien ſoit tel que
quand il vient de naître,

Et de peur qu'il ne crosse on y prend
mille soins.
Il ne faut pas en prendre moins,
Pour empécher l'Amour de croî-
(tre.

Vous carressez Marqués parcequ'il
est petit;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit
rien d'aimable;
Vn petit Amour divertit;
S'il devient trop grãd, il accable.

Mais j'entens que Marqués se
plaint du mauvais tour
Que luy fait ma Muse indiscrete.
Ah! vous me ruinez, vous gâtez
tout, Poëte,
Dit-il, en me faisant ressembler à
l'Amour.

L'Amour n'est pas trop bien aupres
de ma Maistresse;

Si vous ne le ſçavez, elle l'a toûjours fuy,
Et c'eſt aſſez pour perdre ſa tendreſſe,
Que d'avoir par malheur du rapport avec luy.

En mon état de Chien j'ay l'ame aſſez contente,
Ie ſuis heureux par cent bonnes raiſons;
I'ay bien affaire, moy, que vos comparaiſons
Viennent troubler ma fortune preſente.

Et ſi pour reſſembler aux Dieux
Ma Maiſtreſſe me diſgracie,
A voſtre avis, m'en trouveray-je mieux?
Non, non, c'eſt trop d'honneur, je vous en remercie.

Ah! mon pauvre Marquès, ce ſe-
roit grand' pitié,
Qu'apres avoir quitté pour elle
Pere & Mere,
La Patrie aux grands cœurs toûjours aimable & chere,
Tu te viſſes diſgracié
Pour une cauſe ſi legere.

Non, cela ne ſe peut, fay valoir
tes appas;
Cher Marquès, ta Maiſtreſſe aime que tu la flates,
Careſſe-la, tiens-toy ſans ceſſe entre ſes bras,
En aboyant, en luy donnant tes pattes,
Explique-toy le mieux que tu pouras.

Et loin qu'elle te ſoit cruelle,

Parce qu'avec l'Amour on te voit
du raport,
Fay que l'Amour trouve grace
aupres d'elle,
Puis qu'il te reſſemble ſi fort.

Penſez de ces Vers tout ce qu'il vous plaira ; vous eſtes de méchante humeur ſi vous regrettez le temps que vous aura pû couſter leur lecture, & je ne me hazarderois pas volontiers apres cela, à vous conter familierement ce qui eſt arrivé depuis peu à Mr le Vicomte de *** Je ne ſçay ſi vous le connoiſſez. Il eſt

naturellement Galant, & il a peine à voir une Femme aimable ſans luy dire des douceurs, mais il eſt délicat ſur l'engagement, & pour le toucher il ne ſuffit pas toûjours d'eſtre Belle. Il y a quelque temps que parmy des Dames de ſa connoiſſance qu'il rencontra aux Thuilleries, il en vit une dont la beauté le ſurprit. Il demanda qui elle eſtoit, entra en converſation avec elle, luy dit d'obligeantes folies, & luy rendit Viſite le lendemain. La

Dame le reçeut auſſi favo-rablement qu'elle l'avoit écouté aux Thuilleries. Le Vicomte fait figure dans le beau monde, & elle n'euſt pas eſté fâchée qu'on l'euſt crû de ſes Soûpirans. Il eut quelque aſſiduité pour elle, & il ne la vit pas longtemps ſans connoiſtre qu'il eſtoit aimé; mais toute belle qu'elle eſt, elle n'eut point pour luy ce je ne ſçay quoy qui pique: Ses manieres luy déplurent; il luy trouva une ſuffiſance inconſiderée, un eſprit mal tourné,

quoy qu'elle ne ſoit pas ſans eſprit ; & comme il ceſſa de luy dire qu'il l'aimoit dés la quatriéme Viſite, il eut abſolument ceſſé de la voir, ſans une jeune Parente qu'il rencontra chez elle, & qui fut tout-à-fait ſelon ſon cœur. Elle n'eſtoit pas ſi belle que la Dame, mais elle reparoit ce defaut par des agrémens qui pour un Homme de ſon gouſt eſtoient bien plus touchans que la Beauté. Elle ne diſoit rien qui ne fuſt juſte & ſpirituel, c'eſtoit une ma-

niere aiſée en toutes choſes, point de contrainte, point d'affectation ; Elle chantoit comme un Ange, & toute ſa Perſonne plût tellement au Vicomte, que ce ne fut que pour elle ſeule qu'il continua ſes aſſiduitez où il la voyoit. Comme elle ne le pouvoit recevoir chez elle, il ſe mit aſſez bien dans ſon eſprit pour ſçavoir quand elle devoit rendre Viſite à ſa Parente, & ſi elle n'y pouvoit venir de trois jours, il paſſoit auſſi trois jours ſans y venir. Ce man-

que d'empreſſement n'accommodoit point la Dame, qui s'eſtoit laiſſée prendre tout de bon au merite du Vicomte. Elle crut que le trop de fierté qu'elle luy marquoit en eſtoit la cauſe, & reſolut de s'humaniſer pour le mettre avec elle dans une liaiſon dont il ne luy fuſt pas permis de ſe dédire. Elle commença par de petites avances flateuſes qui jetterent le Vicomte dans un nouvel embarras. Ce n'eſt pas qu'il ſoit inſenſible aux faveurs des Belles,

au contraire il n'y a rien qu'il ne faſſe pour s'en rendre digne, mais il veut aimer pour cela, & à moins que cet aſſaiſonnement ne s'y trouve, les faveurs ne ſont rien pour luy. Ainſi quand il avoit le malheur de ſe rencontrer ſeul avec la Dame, il ne manquoit jamais à luy parler de Cambray, ou de S. Omer. Elle avoit beau l'interrompre pour tourner le diſcours ſur les affaires du cœur, il revenoit toûjours à quelque attaque de Demy-lune; &

ſi la Dame ſe montroit quelquefois un peu trop obligeante pour luy, il recevoit cela avec une modeſtie qui la chagrinoit encor plus que les Contes de Guerre qu'il luy faiſoit. Cependant la belle humeur où il ſe mettoit ſi-toſt qu'il voyoit entrer l'aimable Parente, cauſa un deſordre auquel il n'y eut plus moyen de remedier. La Dame ouvrit les yeux, obſerva le Vicomte, connut une partie de ce qu'il avoit dans le cœur, & entra un jour dans

un ſi furieux tranſport de jalouſie conrre ſa Parente, apres qu'il les eut quittées, qu'elle luy defendit ſa Maiſon. Le Vicomte qui n'en eſtoit point averty, fut ſurpris de ne la point voir le lendemain au rendez-vous qu'elle luy avoit donné; il y retourna inutilement les deux jours ſuivans, & ne ſçachant que s'imaginer de ce changement, il chercha l'occaſion de luy parler chez une Dame où il ſçeut qu'elle alloit aſſez ſouvent. Ce fut là que cette aimable

Perſonne luy apprit l'in-
ſulte qu'on luy avoit faite
pour luy. Il en eut un cha-
grin inconcevable, & luy
ayant juré qu'il ne rever-
roit jamais ſa peu touchan-
te Parente, il reſvoit chez
luy aux moyens qu'il devoit
tenir pour la rupture, quand
on luy en apporta un Billet.
La Dame s'eſtoit aviſée de
ſe vouloir plaindre de ſa
froideur; mais comme elle
cherchoit toûjours plus à
luy plaire qu'à le fâcher,
elle crut que pour ne le pas
effaroucher par ſes repro-

ches, il falloit du moins les rendre agreables par leur maniere ; & s'imaginant que les Vers autorisoient ceux qui aiment à s'expliquer plus librement que la Prose, elle s'estoit adressée à un Homme qui la voyoit quelquefois & qui en faisoit d'assez passables. Tout fut mistere pour luy ; Elle luy dit seulement les choses dont on se plaignoit, & il fallut qu'il fist les Vers sans sçavoir ny à qui ils devoient estre envoyez, ny qui estoit la Dame qui avoit

sujet

sujet de se plaindre. Les voicy tels que le Vicomte les reçeut.

VOus m'avez dit que vous m'aimez,
Et je vous l'ay d'abord oüy dire avec joye; (*croye,*
Mais que voulez-vous que j'en
Si vous ne me le confirmez?

La langue est quelque chose, & de son témoignage
Le charme est doux à qui l'atëd;
Mais croyez-vous que pour estre content,
Il ne faille rien davantage?

Ce n'est pas tout de dire, il faut estre empressé

A convaincre les Gens de ce qu'on
leur proteſte;
Et quand la langue a commencé,
C'eſt au cœur à faire le reſte.

Il eſt cent petits ſoins qu'un Eſprit
complaiſant
Trouve à faire valoir quand l'a-
mour eſt extréme;
Et c'eſt ſouvent en ſe taiſant,
Qu'ŏ dit plus fortemẽt qu'ŏ aime.

Des regards enflâmez, un ſoûrire
flateur,
Font aux Amans entendre des
merveilles;
Et j'aime mieux ce qui ſe dit au
cœur,
Que ce qu'on dit pour les oreilles.

Tout doit tendre à donner des preu-
ves de ſa foy;

Le reſte, pures bagatelles.
Lors que vous me voyez, le grand
ragouſt pour moy,
Que vous me cõtiez des nouvelles!

Dites-moy mille fois que charmé de
me voir,
Vous ne trouvez que moy d'aimable
ſur la terre;
A quoy bon me parler de combats
& de guerre,
Quand j'ay de vous autre choſe à
ſçavoir?

Qu'on ait fait quelque exploit d'une
importance extréme,
Vn autre peut me l'expliquer;
Mais un autre que vous, du moins
ſans me choquer,
Ne peut me dire, je vous aime.

C'eſt par vous que ces mots ſont
pour moy pleins d'appas.
Cependant que faut-il de vous que
je ſoupçonne?
Si je vous tens la main, vous ne la
baiſez pas,
Quoy que vous ne ſoyez obſervé de
perſonne.

Il ſemble que toújours timide, cir-
conſpect,
Vous eſtant dit Amant, vous n'o-
ſiez le paroiſtre,
Et que chez vous l'Amour, qui par
tout fait le Maiſtre,
Soit enchaîné par le reſpect.

Non, non, vous n'aimez point, j'en
ay la certitude,
I'ay voulu me flater en vain juſ-
qu'à ce jour:

L'aveu que je reçeus d'abord de
voſtre amour,
Fut une douceur d'habitude.

C'eſt ſans vous laiſſer enflâmer,
Que voſtre cœur quãd il vous plaiſt
ſoûpire;
Et vous ne ſçavez pas aimer,
Vous ſçavez ſeulement le dire.

Ces Vers que le Vicomte auroit trouvez jolis ſur toute autre matiere, luy déplûrent ſur celle-cy. Il eſtoit déja de méchante humeur. Il dit qu'il envoyeroit la Réponſe; & pour la rendre de la meſme maniere qu'il avoit reçeu le Billet, il alla

emprunter le ſecours d'un de ſes plus particuliers Amis. Ce qu'il y eut de plaiſant, c'eſt que c'eſtoit celuy meſme qui avoit déja fait les Vers de la Dame, & qui ayant appris toute ſon Hiſtoire par le Vicomte, fut ravy de trouver une occaſion ſi propre à ſe vanger de la fineſſe qu'elle luy avoit faite. Le Vicomte le pria de meſler quelque choſe de malicieux dans cette Réponſe, & de la faire aſſez piquante pour obliger la Dame à ne ſouhaiter jamais

de le revoir. Il y consentit d'autant plus volontiers, que la Dame luy ayant caché qu'elle eust interest à l'affaire, il ne devoit pas craindre de se broüiller avec elle, quand mesme elle viendroit à découvrir qu'il eust fait les Vers. Il les apporta une heure apres au Vicomte, qui les envoya dés le jour mesme. Ils estoient un peu cavaliers, comme vous l'allez voir par leur lecture.

CE n'eſt pas d'aujourd'huy
qu'en Chevalier courtois
I'en cõte aux Belles d'importãce;
Mais il fait mal ſeur quelquefois
Me faire une agreable avance
Sur la trop credule eſperance,
Que de ſemblables paſſe-droits
M'obligeront à la conſtance.
Mon cœur à s'engager jamais ne ſe
réſout,
Et des plus doux attraits fuſt la
Belle aſſortie
Qui croit tenter mon humble mo-
deſtie,
Quand ma cõplaiſance eſt à bout,
I'aime mieux quitter la partie,
Que de riſquer à gagner tout.

Apparemment la Dame ſe le tint pour dit, du moins

elle dût connoiſtre par là que le Vicomte n'avoit aucune eſtime pour elle. Ils ne ſe ſont point veus depuis ce temps-là; & je tiens les particularitez de l'Hiſtoire de celuy qui a fait les Vers.

Quoy que la France ſoit le plus ageable ſéjour que puiſſent choiſir les Perſonnes de bon gouſt, trouvez bon, Madame, que je vous mene au delà des Mers. Les Armes du Roy y ont remporté une celebre Victoire à douze cens lieuës d'icy, vous le ſçavez, & le Combat donné devant

Tabaco, a tant fait de bruit qu'il n'eſt ignoré de perſonne. Mon deſſein n'eſt pas de repeter ce que l'Extraordinaire en a dit; je ne veux que vous bié marquer de quelle conſequence eſt aux Ennemis la perte de leurs Vaiſſeaux. On a tâché à la déguiſer, cependant la verité ne peut eſtre long-temps cachée, il n'eſt point de nüages qu'elle ne perce pour ſe découvrir. Si l'Admiral Binkes ne demeure pas d'accord de tous nos avantages, ce qu'il a écrit

ne suffit pas pour faire croire que nous ne les ayons pas remportez, & nous y devons moins adjoûter de foy qu'à vingt Relations, & qu'à des Lettres de Hollande mesme qui ont esté envoyées à des Particuliers, & qui conviennent toutes de la mesme chose. Mais pour donner quelque ordre à ce discours, parlons des forces que les Ennemis avoient avant qu'ils fussent attaquez, examinons la conduite de Monsieur le Comte

d'Eſtrées, voyons ce qu'il a fait avant le Combat, pourquoy il l'a donné, & de quelle maniere il a combatu, & faiſons en ſuite reflexion ſur le dommage que doit cauſer aux Ennemis la perte qu'ils ont faite ſous le Canon meſme de leur Forteresſe.

Tous ceux qui ont marqué dans leurs Relations que les Ennemis avoient quatorze Vaiſſeaux, en ont donné des preuves convainquantes. Ils diſent en quatre endroits qu'un Né-

gre & un Pilote qui furent pris avant le Combat, en assurerent Mr le Comte d'Estrées; que ceux qui débarquerent pour l'Attaque du Fort estant arrivez sur une hauteur les découvrirent dans la Rade au mesme nombre, & que l'ordre de leur Bataille en demy croissant, donna lieu aux Nostres d'en faire un compte exact, lors qu'ils allerent les attaquer. Il est vray que le Vaisseau de Rasmus fameux Corsaire, & une Pinace montée de

trentehuitpieces deCanon, eſtoient compris dans les quatorze Vaiſſeaux; & c'eſt peut-eſtre par cette raiſon que les Holandois ſoûtiennent qu'ils en avoient moins que ne marquent nos Relations; mais le nom ne fait rien à la choſe, la Pinace valoit bien un Vaiſſeau, & celuy de Raſmus les ſervoit, quoy qu'il ne fuſt pas venu avec eux. Je ne parle point d'un Vaiſſeau Portugais qui eſtoit dans le Port, ne ſçachant pas s'il a combatu. Tous ces Vaiſ-

ſeaux eſtoient à portée de Mouſquet de leur Fort, dont les Canons à fleur d'eau defendoient l'entrée de la Rade. Il y avoit aupres du Port un Banc qui rendoit la paſſe ſi étroite, qu'il n'y pouvoit entrer qu'un Vaiſſeau de front.

Voila l'eſtat des forces des Ennemïs. Voyons les raiſons que Mr le Comte d'Eſtrées a euës de les attaquer avec dix Vaiſſeaux ſeulement, les précautions qu'il a priſes pour réüſſir, & ſon intrépidité pendant le Combat.

Ce Vice-Admiral eſtant arrivé à une lieuë de l'entrée de la Rade des Ennemis, fit mettre à terre Mr de Souches, & Mr le Febvre de Mericour, accompagnez de quelques Habitans de la Martinique, & leur ordonna de tâcher à faire quelques Priſonniers. Ils ne prirent qu'un Négre, qui rapporta ce que j'ay déja dit, que les Ennemis avoient quatorze Vaiſſeaux, parce qu'il leur en eſtoit arrivé cinq depuis quelques jours. Ce Négre adjoûta que le

Fort n'estoit pas achevé, ce qui fit résoudre Mr d'Estrées à le faire attaquer avant que les Ennemis eussent le temps de se reconnoistre. Il fit débarquer quelques Troupes avec Mr le Chevalier de Grand-Fontaine. Il alla luy-mesme à terre où il resolut d'occuper les Ennemis du costé de la Mer, tandis qu'on attaqueroit le Fort, mais une grande Plüye estant survenuë, & ayant fait grossir une petite Riviere arresta les Troupes. Cependant on apprit que le

Fort eſtoit achevé. Mr le Vice-Admiral qui eſtoit preſque en meſme temps ſur mer & ſur terre, & qui eſtoit revenu pour faire la diverſion que je vous viens de marquer, débarqua encore une fois & fit conduire du Canon & un Mortier qui ne firent pas tout l'effet qu'il s'en eſtoit promis. Mr le Comte d'Eſtrées eſtant retourné une ſeconde fois dans ſon Vaiſſeau, envoya Mr Heroüard pour agir de concert avec Mr le Chevalier de Grand-Fon-

taine, & s'approcher du Fort par Tranchée. Les Ennemis ayant eu le temps de se reconnoistre avant que d'estre pressez, & se préparant à se bien defendre, Mr le Vice-Admiral qui l'apprit fit revenir aussi-toſt Mr Heroüard pour raporter l'estat des choses dans un Conseil de Guerre. Il dit ce qu'il avoit appris, & adjoûta qu'il faloit trop de temps pour se rendre maistre du Fort dans les formes ; mais qu'on l'emporteroit bien-toſt si l'on

fuiſoit une diverſion du coſté de la Mer; & ſur ce qu'on héſitoit à ſuivre ſon conſeil, il ſe leva & aſſura tellement qu'il réüſſiroit, qu'on le crût. Il eut ordre de faire deux bonnes Attaques & une fauſſe, & de ne donner que deux heures apres que le Combat de Mer ſeroit commencé. Mr le Comte d'Eſtrées qui appuya cet Avis, ne le fit pas ſans en avoir beaucoup de raiſons. Il avoit emporté la Cayenne de la meſme maniere; il connoiſſoit la

valeur de ſes Troupes & la bonté de ſes Vaiſſeaux, & il vit de plus des neceſſitez abſoluës d'en uſer ainſi. La longueur d'un Siege dans les formes luy auroit fait riſquer ſes Vaiſſeaux, la Rade de Tabaco eſtoit mauvaiſe, & il y avoit déja perdu pluſieurs anchres & pluſieurs cables. Il réüſſit du coſté de la Mer comme vous avez appris; & ſi l'on avoit fait du coſté de la terre ce qu'il avoit ordonné, la victoire auroit eſté entiere, puis que les En-

nemis ont perdu tous leurs Vaiſſeaux, encor qu'ils fuſſent favoriſez du Canon de leur Fort.

Si la vigilance de M^r le Vice-Admiral a paru en deſcendant deux fois à terre, il n'en a pas moins fait paroiſtre ſur Mer, où ſon intrépidité s'eſt fait remarquer. On l'a veu apres avoir eſſuyé le feu de tous les Vaiſſeaux Ennemis & des Bateries du Fort, aborder le Contre-Admiral de Hollande, s'en rendre maiſtre, & attaquer un autre

Vaisseau avec le mesme succés. On l'a veu blessé dans un Canot, exposé au feu des Ennemis, faire gouverner vers leurs Vaisseaux, pour examiner l'estat où ils estoient. On a veu ce Canot s'enfoncer apres avoir esté percé d'un coup de Canon. On a veu ce Vice-Admiral dans la Mer; & apres en estre sorty tout trempé & blessé en deux endroits, on l'a veu appeller une Chaloupe & se mettre dedans pour aller encor se mesler parmy les Ennemis, & don-

ner les ordres en s'exposant de nouveau aux mesmes dangers qu'il venoit d'éviter.

Si l'attaque de terre n'a pas esté si heureuse que celle de Mer, la trop boüillante ardeur de ceux qui devoient insulter le Fort, & qui l'attaquerent plustost qu'on ne leur avoit ordonné, en a esté cause. La mort de Mr de Bayancour y a aussi beaucoup contribué. Les Milices qu'il commandoit, & qui portoient les Echelles se voyant sans Chef,

Chef, ne voulurent plus avancer. Cependant tout eſtoit bien concerté, l'on eſtoit au haut du Parapet, & ſans tous ces malheurs que Mr le Comte d'Eſtrées ne pouvoit prévoir, l'entrepriſe de terre auroit eu le ſuccés qu'on en attendoit, & auroit fait réüſſir celle de Mer, non pas plus qu'elle a fait, mais avec bien moins de perte. Les Hollandois croyent avoir beaucoup gagné, parce qu'ils n'ont pas perdu leur Fort, & que noſtre Victoire n'a eſté entiere

que du costé de la Mer; cependant elle est si grande qu'elle peut assez nous récompenser de quelques heures que nous avons perduës devant le Fort; & si l'on peut dire qu'on réüssit toûjours beaucoup lors qu'on a de grands desseins, & qu'on vient à bout de plus de la moitié, nous pouvons assurer que nous avons eu des avantages cósiderables, & que la moindre perte des Hollandois est celle de tous leurs Vaisseaux. Leur Contre-Admiral estoit monté

de soixante & six pieces de Canon; le Lieutenant étonné d'y voir le feu, dit aussitost qu'il y avoit dix-huit milliers de poudre dans ce Vaisseau, & une grande quantité de richesses. On fit tout ce que l'on pût pour en arrester l'embrasement, mais il fut impossible. Parmy les Vaisseaux qui ont esté brûlez, il y en avoit cinq nouvellement arrivez de Hollande chargez de vivres pour un an, tant pour l'Escadre, que pour les Colonies; ils avoient apporté

ſix cens Hommes & amené pluſieurs Familles, & beaucoup de Marchandiſes & d'argent pour établir des Magaſins. Ils ont perdu outre cela pluſieurs Négres avec leurs Femmes & leurs Enfans qu'ils avoient embarquez pour tranſporter cette Colonie ailleurs. Ainſi en brûlant leurs Vaiſſeaux, nous pouvons dire que nous avons entierement ruiné le commencement de leurs Habitations, & mis les noſtres en ſeureté; il leur faut des millions pour ſe

rétablir, & pour armer une nouvelle Flote. Plusieurs Lettres de Hollande assurent la mesme chose, & les Particuliers qui sentent leur mal, loin de le déguiser, ne peuvent s'empescher de s'en plaindre.

Les Victoires qui s'obtiennent facilement ne sont pas les plus estimées. La valeur & la bravoure des Vainqueurs ne paroissent que par la forte resistance de leurs Ennemis, & c'est par cette raison que le Combat Naval donné de-

vant Tabaco feroit moins glorieux aux François s'ils y avoient perdu moins de monde. Jamais Action n'a esté si vigoureuse. On tira pendant le Combat pres de trente mille coups de Canon de part & d'autre à portée de Pistolet. Il n'est resté aux Ennemis qu'un seul Capitaine de Vaisseau capable de rendre service, tous les autres ont esté blessez, ruez ou brûlez, & leur mort n'a cousté un peu de sang à nos Braves, que pour les faire triompher avec plus d'é-

clat. Voicy les Noms de ceux qui ont eſté tuez & bleſſez en ſe ſignalant, tant au Combat de Mer qu'à l'Attaque de la Forteresſe.

Capitaines morts.

Mr Gabaret. Les Ennemis l'ont veu combattre juſqu'à ſon dernier moment, & il n'a quitté le combat qu'avec la vie, quoy qu'il euſt pû s'en retirer, eſtant bleſſé de trois coups. Il eſtoit Parent du grand Gabaret qui commande à Meſſine, & il s'eſt montré digne de ce Nom par toutes ſes actions.

Mrs de Léſine, de la Borde & Heroüart de la Piogerie.

Capitaines bleſſez.

Mr le Chevalier de Grand Fontaine. C'eſt un tres-brave Officier qui a vieilly dans les Troupes, & qui s'eſt trouvé en beaucoup d'occaſions périlleuſes où il s'eſt toûjours ſignalé.

Mr le Marquis de Villiers-d'O.

Mr le Comte de Blenac.

Mrs le Febvre, de Méricour, de Montortier, & de Maſcarany.

Lieutenans morts.

Mr le Chevalier d'Erre. Mr de la Méliniere. Il a donné des preuves de son courage juſques à la mort. Mrs Tivas, & de Bellechau.

Lieutenans bleſſez.

Mr le Chevalier d'Hervault. Mrs de Champigny, de Martignac & de Courcelles. Ce dernier a eſté bleſſé en ſe ſignalant à l'attaque du Fort.

Enſeignes morts.

Mr le Chevalier Merault. Mrs de Villiers, de S. Privas, & de Seiche, aîné & cadet.

Enſeignes bleſſez.

Mr le Chevalier d'Augers. Il a donné de grandes marques de valeur. Mr le Chevalier de Blenac. Mr de la Rocque. Il eſtoit Major des Troupes de la Deſcente. Il ſauta le premier par deſſus les deux paliſſades, & alla juſques au Parapet de la Ville, où il ne monta point faute d'échelle. Mrs de Veſençay, Coignard, Herman, Comar de la Malmaiſon, & du Menil-Heroüard.

Autres Officiers tuez.

M de Bayancour, Lieutenant de Roy de S. Christophe. Mr de Richebourg, Lieutenant d'une Barque longue. Mr de Lisle Commissaire de l'Artillerie. Mr de Paris, Capitaine des Matelots de Monsieur le Comte d'Estrées. Mrs de la Brachetiere, & Stavay, Gardes de Marine.

Autres Officiers blessez.

Mr Desvaux Capitaine d'une Barque longue. Mr Gisors Ecrivain du Roy. Mr Pinetre Secretaire de

Monſieur le Comte d'Eſtrées, Fils de Mr Pinette aſſez connu par ſa capacité dans les Affaires du Clergé. Mr de la Motte, Mr de Chatelard, Mr de Vilair.

Volontaires tuez.

Mr de Sainte-Marthe Fils du Gouverneur de la Martinique. Mrs Coradon & le Gras.

Il y a eu d'autres Volontaires & Gardes de Marine, qui ſe ſont ſignalez. Les uns ont eſté tuez, les autres bleſſez, & la plûpart ont ſervy à terre en qualité de

Lieutenans d'Infanterie. Mrs Gaſſan, Kermovan, de Vaintre, Julien, Rehaut, Brignol, & Kercon, ſont de ce nombre.

Rien ne peut égaler l'intrépidité de Mr Berthier, qui ſe jetta à la Mer, & enleva un Canot ſous l'Eperon d'un Vaiſſeau ennemy. Ceux qui ſe mirent dedans avec Mr le Comte d'Eſtrées furent Mr le Chevalier d'Erbouville Major. Mr le Chevalier d'Hervault qui a apporté au Roy la nouvelle de la défaite des Vaiſſeaux

ennemis, & Mr le Chevalier Parisot Volontaire. Ce dernier a accompagné Mr le Vice-Amiral dans tous les périls où il s'est trouvé; il a fait admirer son courage, & a fait dire de luy avec beaucoup de justice, que de pareils Volontaires valoient bien les plus braves Officiers, & ceux qui sont les plus consommez dans le Mestier de la Guerre.

Je croyois ne vous devoir plus rien dire touchant l'Affaire de Tabaco; mais

je suis obligé de rendre justice à Mr Binkes, & de publier sa sincerité. Je viens de lire la Lettre qu'il a écrite aux Etats apres le Combat Naval, & j'ay esté surpris de la trouver semblable à celle que nous avons veuë de Mr le Comte d'Estrées sur le mesme sujet. Les Holandois ont voulu nous persuader que Mr Binkes ne demeuroit pas d'accord de nos avantages; ils ont eu leurs raisons pour en user de la sorte; & comme les pertes qui

ſe font dans des Païs de commerce ſont beaucoup plus ſenſibles aux Particuliers, que celles où l'Etat eſt intereſſé, il ne faut pas s'étonner ſi on les déguiſe avec tant de ſoin : on y réüſſit d'abord ; & la verité qui vient de ſi loin, demeure toûjours quelque temps cachée.

Songeons au retour, Madame. Quoy que le trajet ſoit long, vous n'en devez point craindre la fatigue ; & ſi vous eſtes bleſſée de l'Image de la Mer,

vous n'aurez pour la diſſi-
per par quelque agreable
Objet, qu'à faire un tour à
Verſailles. On y a celebré
cette année avec une ex-
traordinaire magnificence
les deux jours, deſtinez
par tout où regne la veri-
table Religion, aux Pro-
ceſſions les plus ſolemnel-
les. C'eſt un effet de la
pieté du Roy, qui ne ſe
fait pas moins de gloire de
ſoûtenir dignement le Ti-
tre qu'il a de Fils aiſné de
l'Egliſe, que le nom de
LOVIS LE GRAND que tant

de Victoires surprenantes luy ont acquis depuis une si longue suite d'années. M. Bontemps Gouverneur de Versailles, dont chacun connoit le zele pour le service de Sa Majesté, reçeut l'ordre pour tout ce qui regardoit la pompe de ces deux grandes Journées, & il le donna en suite pour l'execution à Mr Berrin Désignateur du Cabinet du Roy. Le Genie de ce dernier vous est connu, & vous sçavez, Madame, qu'il seroit difficile d'en trouver

un plus inventif. Je ne vous feray point le détail de tout ce qui ornoit le plus superbe & le plus riche Reposoir qu'on ait jamais veu. Tout le monde eſt informé de la grande quantité de Pieces rares, curieuſes, & ſans prix, que le Roy avoit avant la guerre ; le nombre en eſt encor augmenté depuis ce temps-là, & il n'y a peut-eſtre rien qui marque plus la grandeur de la France & la merveilleuſe conduite de ſon Prince, rien qui ſoit plus à la gloire

de ceux qui ont ſous luy les premiers emplois de l'Etat, que de voir un ſi grand amas de richeſſes non ſeulement conſervé, mais accrû malgré les exceſſives dépenſes où l'on eſt tous les jours engagé pour la ſubſiſtance de nos Armées. Parmy tant de raretez, on admira ſur tout une Couronne de Pierreries de deux pieds de diametre, qui ne pût eſtre regardée qu'avec un étonnement inconcevable.

Toutes les Courts dans

lesquelles passa la Procession, furent ornées d'une partie des plus belles Tapisseries du Roy. Mr du Mets Sur-Intendant de tous les Meubles, ordonna à Mr Coquino, qui garde ceux de la Couronne, de les faire transporter à Versailles. Voicy celles qui y furent tenduës.

Les Actes des Apostres de Raphaël.

La Psyché de Raphaël.

Les Crotesques de Raphaël.

Le Grand Scipion de Jules Romain.

Le *Fructus Belli*, qui eſtoit au Roy d'Eſpagne.

Le Grand Conſtantin de Rubens, & les douze Mois de l'Année qui eſtoient autrefois à Monſieur de Guiſe.

Toutes ces Tentures ſont rehauſſées d'or. Elles eſtoient accompagnées de la Chaſſe d'Olbeins fameux Peintre Allemand.

Les Tapiſſeries modernes qui parurent le meſme jour, & qui ont eſté faites ſur les Deſſeins de M^r le Brun, & fabriquées aux

Gobelins, repreſentant toutes enſemble l'Hiſtoire du Roy, furent

Le Sacre de Sa Majeſté.

La Conférence, ou l'Entreveuë du Roy avec le Roy d'Eſpagne.

Le Mariage du Roy.

L'Audiance que Sa Majeſté donna à Fontainebleau à Monſieur le Cardinal Legat.

L'Alliance faite avec les Suiſſes.

Toutes les Conqueſtes du Roy en diférentes Pieces, dans leſquelles Sa

Majeſté eſt repreſentée au naturel, avec tous ceux qui ſe ſont trouvez dans toutes les Cerémonies, Sieges & Combats, qu'on admire dans ces Tentures. Elles ſont toutes rehauſſées d'or auſſi-bien que celles qui ſuivent.

Les Batailles d'Alexandre.

Les Veuës des Maiſons Royales.

Les Muſes.

Les Saiſons.

Et les cinq Sens de Nature.

Ces

Ces dernieres ont encor esté faites sur les Desseins de Mr le Brun Premier Peintre du Roy, & elles sont travaillées avec tant d'art & de délicatesse, que la Peinture n'a rien de plus vif.

Les magnificences qui parurent huit jours apres, ne furent pas moins considérables. Jamais on n'a rien veu de si agreable, ny de mieux entendu. Tout le Chasteau se trouva superbement décoré, toutes les Fenestres estoient ornées

de riches Tapis, & tous les Balcons revestus de Tapis de Perse à fonds d'or, & remplis de Caisses d'Orangers. Il y en avoit aussi de posées à plomb sur les Colomnes, environnées de Festons de Fleurs, & entre chaque Colomne on voyoit d'autres Caisses d'Orangers. Les mesmes ornemens regnoient autour de la Court, & le tout ensemble produisoit un effet si merveilleux, que la veuë en estoit charmée.

Dans le mesme temps

que le Roy a fait éclater sa pieté par toutes ces magnificences, Monsieur a donné des marques publiques de la sienne, en venant gagner icy son Jubilé qu'il n'avoit pû gagner à l'Armée. Il a fait ses Stations avec un zele qui a édifié tout le monde. Cependant il s'est trouvé un Scrupuleux qui luy a donné quelque avis sur la préparation où ce grand Prince se devoit mettre pour une action si pieuse. Jugez, Madame, par la lecture de ces Vers,

ſi le ſcrupule a deû l'ar-
reſter.

SUR LE JUBILE'

DE

SON ALTESSE ROYALE.

VOus penſez donc, Seigneur,
gagner le Iubilé,
Sans reparer l'outrage & l'affront
ſignalé,
Que par une injuſtice étrange
Dont toute l'Europe a parlé,
Vous fiſtes au Prince d'Orange
Dans voſtre dernier Démeſlé?

Ne vous ſouvient-il plus avec
quelle furie
Vous fuſtes l'attaquer au milieu
de ſes Gens,
Le ſaint jour de Paſques fleuries
Et quelle horrible boucherie
Vous fiſtes des pauvres Flamans
Qui vouloient defendre ſa vie?

Pour luy, graces à ſon Cheval,
Qui l'a plus d'une fois ſecouru dans
la fuite,
Il eut plus de peur que de mal,
Et par une ſage conduite,
Abandonnant ſon bagage & ſa
ſuite,
Il alla repaſſer à Bruges le Canal.

Mais en eſtes-vous moins cou-
pable?

Et renvoyer ainſi ce Prince à ſa
Maiſon,
Confus, dans un état lugubre, pi-
toyable,
Sans luy faire aucune raiſon,
N'eſt-ce pas un crime effroyable
Dont on ne peut jamais eſperer le
pardon?

Ie ne ſçay qu'un moyen pour vous
tirer d'affaire,
L'avis m'en eſt venu d'un ſage
Directeur;
Mais à vous direvray, Seigneur,
Sa Morale eſt un peu ſevere,
Et la choſe pour un Vainqueur
Eſt aſſez difficile à faire.

Iurez qu'eſtant vaincu dans quatre
ou cinq Combats,
Vous quitterez aux Flamans la
Campagne

Que vous rendrez Saint Omer à
l'Espagne,
Que vous soufrirez tout des Troupes
d'Allemagne,
Et cela fait, ne doutez pas
Qu'on ne vous puisse absoudre de
tous cas.

Ces Vers m'ont esté donnez comme estant du Pere Comire Jesuite, qui en fait si bien de Latins. C'est un Homme dont le merite est connu. Il n'en faut point d'autre preuve que la correspondance qu'il entretient avec tous les Sçavans, & l'estime particuliere qu'a

pour luy Monſieur l'Eveſque de Paderborn. Le ſuffrage de ce grand Prélat eſt un titre inconteſtable de gloire pour tous ceux à qui il croit qu'il ſoit juſte de l'accorder.

Puis que nous ſommes revenus à la Baraille de Caſſel, il faut que je vous faſſe part de ces Vers qu'a faits Mr Martinet Ayde des Cerémonies, ſur les Victoires de Son Alteſſe Royale.

A MONSIEUR,

Sur ſes Conqueſtes.

CASSEL *eſtoit connu par ces*
grandes journées,
Qui couvrirent d'honneur deux
Teſtes couronnées.
Sous le Nom de PHILIPPE *également heureux*
Si l'on vit triompher ces Princes
genereux,
Superbe de leur Nom, & jaloux de
leur Gloire,
Comme eux d'un pas hardy tu cours
à la Victoire;
Mais ta rare conduite a dequoy
nous charmer,

Tu cherches l'Ennemy ſans quitter
Saint Omer.
Sans détacher les tiens du pied de
la muraille,
Tu préviens le Secours, tu gagnes
la Bataille,
Et tout couvert de ſang, reviens
d'un pas vainqueur
Donner aux Aſſiegeans de la force
& du cœur.
Se voyant hors d'eſtat de defendre
la Place,
Déja les Aſſiegez ont recours à ta
grace:
D'une Ame ſi Royale on doit tout
eſperer,
Et ta clemence eſt ſeûre à qui veut
l'implorer.
De ces fameux Hèros tu ranimes la
cendre,
On croit en te voyant voir un autre
Alexandre:

Ta Valeur admirable, & tes Faits
inoüis
Font reconnoiſtre en toy le pur ſang
de Loüis.
Viens bannir de nos cœurs la crainte
& les alarmes,
Au Vainqueur des Vainqueurs
viens conſacrer tes armes,
Des Drapeaux ennemis viens char-
ger ſes Autels,
Payer à ſes grandeurs des Tributs
immortels,
Et par un humble aveu de ſa haute
puiſſance,
Signaler & ton zele & ta recon-
noiſſance.
Sans elle un coup fatal euſt rompu
les accords
Qui tiennent attachez & ton ame
& ton corps:
Laiſſe pour quelques jours reſpirer
ton Armée,

Et tandis que par tout la prompte
Renommée
Ira semer le bruit de tes travaux
guerriers,
Viens respirer toy-mesme à l'ombre
des Lauriers.

J'adjoûte à ces Vers une Devise qui a esté faite pour Monsieur, & que beaucoup de Gens d'esprit ont estimée. Elle a pour corps une Lune qui entre dans les Signes du Soleil, & voicy les Paroles qui luy servent d'ame. *Sequitur vestigia Fratris.* Pardonnez-moy ces trois mots Latins, Ma-

dame. Quand ils seroient d'une Langue entierement inconnuë pour vous, vous n'auriez besoin pour les entendre, que du dernier de ces six Vers qui sont au dessous de la Devise.

Tant de Monstres divers ne sçauroient arrester
Ce bel Astre dans sa carriere:
Mais plein de force & de lumiere,
Nous voyons que sans s'écarter,
Dés qu'il paroist sur l'Hemisphere,
Il suit fidellement les traces de son Frere.

Je croy qu'il seroit diffi-

cile de donner à Monſieur une plus forte loüange. En effet, ſuivre les traces du Grand Lovis, c'eſt aller plus loin que les plus fameux Conquerans n'ont jamais eſté. Nos beaux Eſprits s'exercent encor tous les jours ſur une ſi vaſte matiere. Je ne vous envoye point ce qui a eſté imprimé, & qui pourroit n'eſtre point nouveau pour vous. Je m'arreſte ſeulement à ce qui ne peut avoir eſté veu que de fort peu de Perſonnes, & c'eſt par là que je

vous fais part de ces Vers, où vous trouverez plus de naturel, que de cette élevation pompeuſe qui a quelquefois plus de grands mots que de bon ſens. Ils ſont de Mr de Mimur, dont le Pere eſt Conſeiller au Parlement de Dijon. Ce jeune Gentilhomme fut donné pour Page de la Chambre à Monſeigneur le Dauphin, dans le temps que Monſieur de Montauſier fut fait Gouverneur de ce Prince. Quoy que Mr de Mimur n'euſt pas

encor dix ans, il paſſoit déja pour un prodige. Il ſçavoit parfaitement l'Hiſtoire & la Chronologie; les Sciences les plus relevées luy eſtoient familieres, & il en donna déslors d'aſſez glorieuſes marques, en confondant pluſieurs Perſonnes qui en preſence d'un grand Prince, s'attacherent à luy faire des Queſtions. Son merite augmente tous les jours, auſſi-bien que ſa modeſtie, qui l'auroit toûjours empeſché de laiſſer courir ces Vers,

si ses Amis n'avoient eu assez de memoire pour en tirer une Copie malgré luy.

VERS IRREGULIERS POUR LE ROY.

QVel desir pressant m'inquiete,
Et quel jeune transport d'une ardeur indiscrete,
Eleve mon esprit jusqu'au plus grand des Rois?
Quoy! temeraire avec ce peu de voix,
Qui serviroit à peine à parler de nos Bois,

Ou du travail que fait l'Abeille au Mont Himette,

Oſerois-je chanter comme en moins de deux mois
LOÜIS *a ſçeu ranger trois Villes ſous ſes Loix?*
Oſerois-je conter la ſanglante Défaite
Qui met le Flamand aux abois,
Et tant de ſurprenans Exploits,
Où n'auroit pas ſuffy le plus fameux Poëte,
Que dans ſon heureux Siecle Auguſte eut autrefois?

Non, à quelque deſſein que mon zele m'engage,
Ie connois mon génie, & ne me flate pas.
Ie n'entreprendray point de tracer une image

Qui le peigne auſſi fier qu'on le voit
aux Combats
Attacher la Victoire incertaine &
volage,
Et la rendre conſtante à marcher
ſur ſes pas.

C'eſt cependant par ſes derniers
progrés,
Que la Frontiere deſormais
Verra le Laboureur dans ſa fertile
terre
S'enrichir tous les ans des treſors de
Cerés,
Et ſans eſtre allarmé des malheurs
de la Guerre,
Iouïr en ſeureté des douceurs de la
Paix.

Venez montrer ce front où brille la
Victoire,

Ramenez nos beaux jours, ramenez
nos plaiſirs,
Revenez, & faites-nous croire
Que vous preferez nos deſirs
Aux intereſts de voſtre gloire.
Hé! quoy tant de travaux avant
qu'à nos Vergers
Le Printemps ait rendu leur ver-
dure ordinaire,
Ne peuvent dõc vous ſatisfaire!
Toûjours nouveaux deſſeins, toû-
jours nouveaux dangers.
Grand Roy, ménagez mieux une
teſte ſi chere,
Le Belge n'a que trop ſenty voſtre
colere:
Prenez à l'avenir un peu plus de
repos,
Et laiſſez deſormais des Conqueſtes
à faire,

A l'ardeur que je vois dans un jeune Héros
Qui cherche à ſe montrer digne Fils d'un tel Pere.

On ne peut douter que Sa Majeſté n'ait expoſé ſa Perſonne à bien des périls, puis qu'il ne s'eſt rien fait où l'on n'ait marqué les alarmes de la France pour cet Auguſte Monarque. Voyez-le encor, Madame, dans cette Lettre de Mr de Ramboüillet à Monſieur le Prince de Marſillac Grand-Maiſtre de la Garderobe. Monſieur de Bre-

teüil l'a leuë au Roy, à qui elle n'a pas déplû, & je croirois vous dérober un plaisir, si je negligeois à vous l'envoyer.

A MONSIEUR
LE PRINCE DE
MARSILLAC.

EPISTRE.

AV lieu de jeûner le Careſme,
D'eſtre avec un viſage blême,
A faire vos Devotions,
Et vacquer à vos Stations,
Tout ce temps vous avez fait rage
Parmy le ſang & le carnage,

Vous n'avez, malgré les hazards,
Songé qu'à forcer des Ramparts;
Vous avez pris trois grandes Villes,
Des Flamans les plus seurs aziles;
Mesme vous avez fait périr
Ceux qui venoient les secourir,
Puny leur audace insolente,
Dans une Bataille sanglante,
Ce que les plus grands Conquerans
A peine eussent fait en quatre ans.
Loüis, *l'ame de ces merveilles*
Qui n'eurent jamais de pareilles,
Trouve maintenant à propos
Que les corps prennent du repos,
Il a bien voulu leur permettre
Quelque séjour pour se remettre.
Luy cependant fait mille tours,
L'ame veille, elle agit toûjours,
Et repasse sur toute chose,
Pendant que le corps se repose.
Mais on dit que dans peu de temps

Vous allez vous remettre aux chãps;
Où Diable allez-vous donc encore?
Est-ce au Nort, est-cevers l'Aurore?
Voulez-vous vous mettre sur l'eau,
Et passer la Mer sans Vaisseau?
Les Dauphins de la Mer Baltique,
Les Baleines du Pole Arctique,
(Ma foy vous n'aurez qu'à vouloir)
Viendront vos ordres recevoir,
Et sur le Zelandois rivage,
Vous mettront, Canon & Bagage.
Ce n'est pas si grand' chose enfin,
Vous avez bien passé le Rhin,
Cette Barriere si terrible,
Dont le passage est si pénible,
Que Rome maistresse de tout,
A peine en vint jadis à bout.
Ayant Loüis *à vostre teste,*
Vous n'aurez rien qui vous arreste,
A ce Héros tout réüssit,
Tout luy succede, tout luy rit.

C'est

C'eſt par là que ceux dont les veuës
Ne ſont pas aſſez étenduës,
Exaltent autant ſon bonheur
Que ſa prudence & ſa valeur,
Mais ce qu'ils diſent, bagatelles.
Lors que les Miniſtres fidelles,
Dont avec ſoin on a fait choix,
Sont au deſſus de leurs Emplois;
Qu'avecque juſtice on diſpenſe,
Et la peine & la récompenſe;
Qu'on ſçait toutes choſes prévoir,
A tous les accidens pourvoir,
Et que jamais on ne viole
Le Don ſacré de ſa parole,
Avec ces talens merveilleux,
Il eſt bien aiſé d'eſtre heureux.
Cependant pour trop entreprẽdre,
Vous pourriez plus perdre que
prendre:
Il eſt vray qu'il faut que chacun
Contribuë au bonheur commun.

On doit sacrifier sa vie
A la gloire de sa Patrie.
Ainsi, Seigneur, malgré les coups
Que le Rhin vit tomber sur Vous,
Tous les jours une ardeur nouvelle
Vous fait exposer de plus belle.
Mais il est bon de regarder,
Qu'il ne faut pas tout hazarder,
Et que les Testes couronnées
Doivent au moins estre épargnées.
Comment soffrez-vous que le Roy
(Ie n'y pense point sans effroy) (des,
Soit à toute heure aux mousqueta-
Toûjours en bute aux canonades?
Vous, Seigneur, qui matin & soir
Avez le bonheur de le voir,
Vous sçavez, & devez luy dire,
(Quoyque des Dieux son sang il tire,
Qu'il soit le plus grand des Héros,)
Qu'il est pourtant de chair & d'os,
Et qu'il a besoin d'une armure

La mieux trempée & la plus dure.
Si PHILIPPE *n'en eust point mis,*
Il n'eust pas sur ses ennemis
Dans cette Bataille fameuse
Remporté la Victoire heureuse,
Et nous verrions dans la douleur,
Madame qui rit de bon cœur.
L'armure pourtant la meilleure,
N'empesche pas qu'on n'y demeure.
Le Canon est encor plus fort,
Turenne en a senty l'effort,
Et LOÜIS *sçait mieux que persõne,*
Que tout cede où le Boulet donne.
Ainsi vous devez tout oser
Pour l'empescher de s'exposer.
Qui doit toûjours estre le Maistre,
En ce point ne doit jamais l'estre.
Le plus seur est de revenir,
Rien n'a droit de vous retenir
Lors que des Beautez desolées,
D'ennuis loin de vous accablées,

Ne les finiront que le jour
Qu'elles vous verront de retour.

Cet Article seroit mal finy, si je n'y joignois ces Vers qui ont esté chantez devant le Roy avec une entiere satisfaction de tous ceux qui ont eu le plaisir de les entendre.

Grand Roy, fameux Héros à qui
tout est soûmis,
Tremblerons-nous toûjours comme
vos Ennemis?
Ne pourrons-nous jamais appren-
dre sans alarmes,
L'étonnant succés de vos armes?

Laissez porter la guerre en cent
Climats divers,
Sans vous exposer davantage;
Mais vous serez plutost Maistre de
l'Vnivers,
Que de vostre Courage.

Ces Paroles sont de Mr de Frontiniere. Il est si connu de toutes les Personnes de qualité qui ont le goût des bonnes choses, qu'on ne sçauroit mieux loüer ce qu'il fait, qu'en disant qu'il en est l'Autheur. C'est luy qui a fait l'Opéra de Narcisse, dont vous avez oüy dire tant de

bien. Mr de Lully y travaille avec beaucoup d'application; & comme on ne peut douter que sa Musique ne réponde à la douceur & à la beauté des Vers, on a sujet d'en attendre quelque chose de merveilleux. La plus grande partie des belles Paroles qui ont esté mises en Chant par Mr Lambert depuis plusieurs années, sont de ce mesme Mr de Frontiniere. L'Air de celles que je vous envoye, a esté fait par Mr Moliere. C'est un admirable

Génie. Vous voyez bien que je vous parle de celuy qu'on appelle icy communément le petit Moliere. En verité, Madame, j'ay peine à vous pardonner vostre attachement pour la Province, puis qu'il vous a privée du plaisir que vous auriez reçeu de deux Opéra de sa composition qui ont esté chantez depuis deux ou trois ans dans une Maison particuliere, & dans la sienne. Le concours y a esté grand, & ils ont fait tant de bruit, que le Roy

les a voulu entendre à Saint Germain. Ils y ont esté representez plus d'une fois, & Sa Majesté les a toûjours écoutez avec une attention qui marquoit mieux que toute autre chose la satisfaction qu'Elle en recevoit. Aussi faut-il avoüer que le petit Moliere donne des agrémens bien particuliers à tout ce qu'il fait. Il exprime admirablement les passions, & il trouve des tons qui suffiroient seuls à faire connoistre ce que les Acteurs representent. C'est

ce qu'on eſtimoit en luy dans le temps qu'il travailloit aux Balets du Roy (ce qu'il a fait longtemps ſeul, & depuis avec Mr de Lully, juſqu'à ce que ce dernier ait eſté Surintendant de la Muſique.) Il a toûjours pris ſoin de meſler ce que la Muſique Françoiſe a de plus doux, avec le profond de la Science des Italiens; & ce qui a eſté un fort grand avantage pour luy, il n'a preſque jamais travaillé que ſur de belles Paroles. Celles de ces deux

derniers Opéra qui ont eu pour sujet *les Amours de Cephale & de l'Aurore*, & *les Avantures d'Andromede*, sont de M^r l'Abbé Tallemant le jeune. Il me seroit inutile de vous parler de son merite & de son esprit, l'un & l'autre vous est connu. Je vous diray seulement que si vous aviez entendu les Vers de ces deux Ouvrages de Theatre, vous connoistriez qu'ils répondent parfaitement aux belles choses que vous avez déja veuës de luy. On y a

remarqué un art merveilleux ; & ce qui a fort contribué à les rendre auſſi agreables qu'ils ſont, c'eſt qu'il a trouvé moyen d'en retrancher les Perſonnages, qui n'eſtant point intereſſez dans le ſujet de la Piece, ne peuvent jamais eſtre qu'ennuyeux. Je reviens aux Paroles de Mr de Frontiniere. Elles ont eſté chantées devant le Roy par la petite Mademoiſelle Jaquier. C'eſt un Prodige qui a paru icy depuis quatre ans. Elle chante, à Livre

ouvert, la Musique la plus difficile. Elle l'accompagne, & accompagne les autres qui veulent chanter, avec le Claveſſin dont elle jouë d'une maniere qui ne peut eſtre imitée. Elle compoſe des Pieces, & les jouë ſur tous les tons qu'on luy propoſe. Je vous ay dit, Madame, qu'il y a quatre ans qu'elle paroiſt avec des qualitez ſi extraordinaires, & cependant elle n'en a encor que dix. Je ne ſçay ſi en la voyant, vous ne diriez point ce qu'on a en-

tendu dire à un des plus beaux Esprits que nous ayons. Il la regardoit, & surpris de tous ces miracles, il dit agreablement, *qu'il voyoit bien que c'estoit elle, mais qu'avec tout cela il n'en voudroit pas jurer.* Si nous estions au temps où l'on croyoit les Silphes & les Gnomes, on pourroit douter que ce n'en fust une production. Toutes celles qui touchent le Claveſſin, & dont le nombre est grand, ont fait ce qu'elles ont pû pour la sur-

prendre, & ont eſté en ſuite contraintes de l'admirer comme les autres, ou d'attribuer à la Magie ce qu'elles ne peuvent faire comme elle.

Je paſſe à une Avanture qui merite bien que vous l'appreniez. Un Cavalier qui ſe fait appeller Marquis, & que l'on prendroit pour cela, à ſes airs & à ſes manieres, d'un bout à l'autre des Thuilleries, devint amoureux d'une Dame qui a de la jeuneſſe, de la beauté & de l'eſprit. Il aima, il fut

aimé. Juſques-là il n'y a qu'honneur, tout eſt dans les Regles; mais comme il eſt aſſez rare que l'Amour laiſſe joüir les Amans d'une longue tranquillité, & que le relâchement commence toûjours par quelqu'une des Parties, le Cavalier (à la honte de ſon Sexe) commença à ſe rallentir; ſes Viſites devinrent moins frequentes, ſes ſoins moins empreſſez; & les Amis de la Dame qui eſtoient en état de juger ſainement de la conduite du Marquis,

parce qu'ils ne s'estoient pas laissé ébloüir comme elle à ses grands airs, & à l'éclat de son merite, n'eurent pas de peine à s'appercevoir de la diminution de sa tendresse. Une de ses Amies se chargea du soin de l'en avertir. (Commission dangereuse, & qui attire d'ordinaire plus de haine que de reconnoissance.) Elle s'y prit pourtant d'une maniere assez délicate, il y eust eu de la grossiereté, & mesme de la dureté, à luy dire tout d'un coup qu'elle

n'estoit plus aimée, & que tout le monde connoissoit que le Marquis en faisoit sa Dupe. La Morale est d'un grand secours dans ces sortes d'occasions : on ne fait ses applications que quand on veut, & cependant on a la liberté de dire que les Hommes de ce temps-cy sont faits d'une étrange maniere ; que les Femmes sont bien folles de conter sur leur fidelité, & mille autres choses qui ne sont que trop veritables. Ce fut à peu pres le discours

que cette Dame tint à ſon Amie. D'abord cela ſe paſſa en plaiſanterie, elle en convint, ou du moins elle fit ſemblant d'en convenir, parce qu'il y avoit un Homme preſent à cette converſation, à qui elle eſtoit bien aiſe de faire la guerre; mais enfin la choſe fut tout de nouveau ſi fort rebatuë apres ſon départ, que la Dame regardant ſon Amie avec quelque ſorte d'inquietude, ne put s'empeſcher de luy demander pourquoy elle traïtoit cette ma-

tiere ſi à fond, & ſi elle avoit appris quelque choſe du Marquis qui luy en fiſt craindre pour elle quelque mauvais tour. Cette Amie répond qu'elle ne ſçait rien de poſitif, qu'elle ſçait ſeulement qu'il a beaucoup de vanité, & qu'elle gageroit bien que ſi on luy donnoit un Rendez-vous par un Billet de la part d'une Inconnuë, il ſe feroit une agreable affaire d'y courir, & que peut-eſtre meſme il ne ſe defendroit pas de la ſacrifier, ſi la nouvelle conqueſte

avoit du brillant. La Dame qui aimoit le Marquis, prend fortement son party; & sur cette contestation, elle voit entrer une aimable Provinciale de ses intimes Amies, qui n'estoit que depuis deux jours à Paris. On la fait arbitre du Diferend. La Belle, que quelque intrigue particuliere n'avoit pas trop bien persuadée de la probité des Hommes, se declare contre le Marquis. L'affaire consistoit en preuve, & l'expédient en fut trouvé. La

Provinciale avoit de l'esprit & de la beauté; elle estoit inconnuë au Marquis, & on convint qu'elle luy donneroit un Rendez-vous où elle se trouveroit avec la Dame, qui déguisée en Suivante, seroit témoin de tout ce qui se passeroit. La chose est executée sur l'heure; on fait écrire le Billet, & il est porté chez le Marquis par un Grison qui a ordre de le laisser au premier qui luy ouvrira, & de s'en revenir sans attendre de Réponse. Ce Billet paroissoit

d'une Dame qui avoit dif-
puté long-temps entre ſa
pudeur & le merite du Ca-
valier, & qui apres beau-
coup de reſiſtance inutile,
n'avoit pû s'empeſcher de
luy donner un Rendez-
vous au lendemain dans
l'Allée la plus écartée des
Thuilleries, où elle devoit
luy apprendre des choſes
auſquelles elle ne pouvoit
penſer ſans rougir. Le pa-
pier, la cire, la ſoye, le chif-
fre, le caractere, enfin tout
ſentoit ſon bien; & il y a-
voit dans la Lettre de cer-

taines manieres de s'exprimer, qui faisoient juger que la Dame n'avoit pas moins de qualité que d'esprit. Le Marquis trouve cette Lettre à son retour, l'ouvre avec empressement, la lit, la relit, & croyant tout possible sur la foy de sa vanité, il ne songe plus qu'à se mettre en état de faire une entrée pompeuse & magnifique dans le cœur d'une Dame qu'il veut croire tout au moins Duchesse. La Broderie, le Point de France, les Plumes, une Perruque

neuve, enfin rien n'eſt épargné. Un Valet de chambre a ordre de tenir tout preſt pour cette grande journée; & apres que le Marquis a fait plus d'un jugement temeraire ſur quelques Dames qu'il ſoupçonne de la Lettre & du Rendez-vous, il ſe couche & s'endort ſur l'agreable penſée dont il ſe flate, qu'il doit eſtre le lendemain le plus heureux de tous les Hommes. Ce lendemain ſi deſiré arrive, il ſe met ſous les armes, & apres avoir

avoir consulté quatre ou cinq fois son Miroir, & tout ce qu'il a de Laquais chez luy, il monte en Carosse, & se fait mener aux Thuilleries. L'Allée du Rendez-vous estoit si bien désignée qu'il ne s'y pouvoit tromper. L'aimable Provinciale arrive un moment apres avec la Dame interessée: l'une dans une propreté qui donnoit un nouvel éclat aux agrémens de sa personne, & l'autre assez negligée pour ne démentir point le personnage qu'elle s'estoit

reſoluë de joüer. Ce ne fut pas un leger ſujet de chagrin à cette derniere, de voir la diligence de ſon Amant à ſe trouver au lieu qui luy avoit eſté marqué pour le Rendez-vous. Elle ne doute plus de ce qu'il eſt capable de faire contre elle; & pour n'eſtre point détrópée, il ne s'en faut guere qu'elle ne ſouhaite que quelque rencontre impréveuë oblige le Marquis à ſe retirer. Elle demande un peu de temps à ſon Amie pour ſe remettre de l'émotion que

cette avanture luy cause. Elle l'observe, & si le hazard fait entrer quelque Dame dans l'Allée où il se promene seul, elle est au desespoir de voir avec quelle misterieuse complaisance pour luy-mesme il se prepare à recevoir l'heureuse declaration qu'il attend. Ce sont saluts redoublez à chaque personne bien faite qui passe; & à la maniere chagrine dont elle voit qu'il se détourne quand il connoist que ce n'est point à luy qu'on en veut, elle

juge de la disposition où il est de luy manquer de fidelité. Enfin l'impatience la prend, elle a trop fait pour n'achever pas. La belle Provinciale qui n'attendoit que son consentement pour s'acquiter de son rolle, entre dans l'Allée du Marquis, avance lentement vers luy, le regarde, s'arreste, & apres avoir donné lieu à quatre ou cinq gracieuses reverences qu'elle luy fait, elle luy demande ce qu'il peut penser d'une Dame qui le prévient par des de-

clarations si contraires à la retenuë de son Sexe. Quoy que ce qu'elle avoit à dire fust concerté, la matiere estoit délicate, & elle ne put commencer à la traiter, sans sentir un je ne sçay quel trouble qui mesloit beaucoup de pudeur à l'effort qu'elle sembloit faire sur elle-mesme. Le Marquis est charmé de l'embarras où il la voit. Il s'applaudit, réitere ses reverences, & luy faisant deviner qu'il n'ose rien dire à cause qu'il est écouté de la Suivante, il ap-

prend d'elle que c'eſt une Fille pour qui elle n'a rien de caché, & dont le ſecours luy eſt neceſſaire pour la liaiſon qu'elle veut prendre avec luy. Grandes proteſtations d'une eternelle reconnoiſſance. Elles ſont ſuivies de la plus inſtante priere de luy laiſſer voir l'aimable perſonne à qui il eſt redevable de tant de bontez. L'adroite Provinciale répond que quoy qu'elle tienne un rang aſſez conſiderable dans le monde, il ſera difficile qu'il la con-

noisse, parce qu'ayant toûjours aimé la retraite, elle a vescu jusques là pour ses plus particulieres Amies; que son merite la force à ne vouloir plus vivre que pour luy; & que s'il est discret, il trouvera en l'aimant toutes les douceurs qu'on peut esperer de la plus sincere correspondance. Tout cela est dit d'un air modeste & embaraſſé, qui achevant de charmer le pauvre Marquis, redouble l'impatience qu'il a de voir si son visage répond à l'idée qu'il

s'en eſt formé. Elle oſte ſon Loup; & comme elle a beaucoup de brillant, & qu'un peu de rougeur avoit donné une nouvelle vivacité à ſon teint, elle paroiſt aux yeux du Marquis la plus belle Perſonne qu'il ait jamais veuë. Il ne trouve point de termes à luy exprimer ſon raviſſement. Il eſt charmé, il meurt pour elle, & voudroit eſtre en lieu de pouvoir ſe jetter à ſes genoux pour la remercier comme il doit des favorables ſentimens qu'elle luy

témoigne. Elle remet son Masque, & profitant de l'effet qu'ont produit ses charmes, elle luy fait connoistre que quoy qu'elle n'ait pû vaincre le penchant qui luy a fait faire un pas si dangereux contre l'interest de sa gloire, elle a une délicatesse qui ne luy permet pas de s'accommoder d'un cœur partagé; qu'elle sçait qu'il a de l'attachement pour une Dame en qui elle veut croire beaucoup de merite, mais que cet attachement est si fort incom-

patible avec celuy qu'elle luy demande, que s'il ne peut obtenir de luy de rompre, il ne doit jamais esperer de la revoir. Le Marquis la laisse à peine achever. La Dame qu'elle luy a nommée le touche si peu, qu'il ne manquera point de pretexte pour la rupture, & il n'y a point de sacrifice qu'il ne luy fasse pour se rendre digne de ses bontez. Jugez si la fausse Suivante qui entendoit tout, passoit bien son temps. Sur cette assurance force pro-

messes de part & d'autre de s'aimer eternellement. On prend des mesures pour se voir. L'aimable Provinciale nomme un lieu connu où le Marquis se trouvera seul dés le soir mesme entre onze heures & minuit, & où sa Suivante aura soin de le venir prendre pour le mener chez elle à dix pas de là. En mesme temps il entre du monde dans l'Allée. Elle en prend occasion de se separer du Marquis, oste son Loup de nouveau, & luy disant un adieu ten-

dre des yeux, le laisse le plus amoureux de tous les Hommes. Il arreste la fausse Suivante, la cõjure de luy estre favorable, & luy fait entendre qu'elle n'aura pas lieu de se plaindre de son manque de liberalité. C'est le dénouëment de la Piece. La Suivante luy répond de tous les bons offices qu'il en doit attendre, & se contente apres cela de se démasquer. Jamais il n'y eut rien de pareil à la surprise du Marquis. On l'a rendu infidelle, & il voit qu'il n'en

remporte que la honte de l'estre inutilement. Et puis, Madame, fiez-vous aux Hommes. A parler sincerement aussi bien dans vostre beau Sexe que dans le nostre, il y a toûjours à risquer; mais la veuë du peril n'empesche pas qu'on ne s'y expose, & on ne se defend pas d'aimer quand on veut. La complaisance, les petits soins, les manieres tendres, autant d'écüeils pour la liberté. C'est ce qu'a dit fort agreablement l'Illustre Madame des Houlie-

res dans ce Rondeau que je vous envoye.

RONDEAU

DE MADAME DESHOULIERES à une de ſes Amies.

COntre l'Amour voulez-vous vous defendre?
Empeſchez-vous & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'exprime avec eſprit.
Il en eſt peu de ce genre maudit,
Et trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Quand une fois il nous plaiſt de
nous rendre
D'amoureux ſoins, qu'ils prennent
un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide
écrit
Contre l'Amour.

De la raiſon on ne doit rien at-
tendre;
Trop de malheurs n'ont ſçeu que
trop apprendre
Qu'elle n'eſt rien dés que le cœur
agit;
La ſeule fuite, Iris, nous garantit,
C'eſt le party le plus utile à prẽdre
Contre l'Amour.

Le génie de Madame

Deshoulieres n'eſt pas borné à ces ſortes de petits Ouvrages. Il eſt capable de tout, & pour en eſtre perſuadée, examinez je vous prie cet Idylle qu'elle donna il y a quelque temps à ſes Amis. Il doit eſtre ſuivy de quelques autres qu'on me promet d'elle, & dont je ne manqueray pas à vous faire part.

LES MOUTONS.

IDYLLE.

HElas, petits Moutons, que
vous eſtes heureux!
Vous paiſſez dans nos champs ſans
ſoucy, ſans allarmes,
Auſſitoſt aimez, qu'amoureux.
On ne vous force point à répandre
des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles
deſirs,
Dans vos tranquilles cœurs l'A-
mour ſuit la Nature,
Sans reſſentir ſes maux vous avez
ſes plaiſirs,

L'Ambition, l'Honneur, l'Interest, l'Imposture,
Qui fõt tãt de maux parmy nous,
Ne se rencõtrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage;
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fiere raison dont on fait tant de bruit,
Contre les Passions n'est pas un seur remede,
Vn peu de Vin la trouble, un Enfant la séduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toûjours impuissante & severe,
Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien;

Sous la garde de voſtre Chien,
Vous devez beaucoup moins re-
douter la colere
Des Loups cruels & raviſſans,
Que ſous l'autorité d'une telle Chi-
mere,
Nous ne devõs craindre nos ſens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre
comme vous faites,
Dans une douce oyſiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux eſtre
comme vous eſtes,
Dans une heureuſe obſcurité,
Que d'avoir ſans tranquillité
Des Richeſſes, de la Naiſſance,
De l'Eſprit & de la Beauté?
Ces pretendus tréſors dont on fait
vanité
Valẽt moins que voſtre indolẽce.
Ils nous livrent ſans ceſſe à des ſoins
criminels,

Par eux plus d'un remords nous ronge,
Nous voulons les rendre éternels,
Sans ſonger qu'eux & nous paſſerons comme un ſonge.
Il n'eſt dans ce vaſte Vnivers
Rien d'aſſuré, rien de ſolide;
Des choſes d'icy bas la Fortune décide,
Selon ſes caprices divers
Tout l'effort de noſtre Prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ſes coups.
Paiſſez, Moutõs, paiſſez ſans regle, ſans ſcience,
Malgré la trompeuſe apparence,
Vous eſtes plus heureux & plus ſages que nous.

Je ne vous diray rien à l'avantage de cet Idylle, ſinon qu'un des plus grands

Hommes que nous ayons, auſſi conſiderable par ſon Eſprit que par ſa Dignité, apres l'avoir leu plus d'une fois, écrivit ces propres mots au deſſous de la Copie qu'on luy en montra.

Ces Vers ſont de la derniere beauté & dans la derniere juſteſſe; & quoy que la Morale en ſoit fine & délicate, & les raiſonnemens forts, il y a neantmoins un certain air de tend-eſſe répandu dans toute la Piece qui la rend tout-à-fait charmante.

Je vous ay déja mandé, Madame, que Monſieur le Duc du Maine eſtoit allé prendre des Eaux à Barrege. Voicy quelques particularitez que j'ay ſçeuës de ſon Voyage. Il eſt party accompagné de Madame de Maintenon, à qui un merite extraordinaire ſoûtenu de l'eſprit & de la beauté avoit acquis l'eſtime de tout le monde dés le temps qu'elle eſtoit Femme de Mr Scarron. Sa vertu incorruptible à tout ce qu'il y a de plus dangereux pour les

Perſonnes auſſi bien faites qu'elle eſt, fut un charme pour la feuë Reyne Mere, qui la voyant ſans biens apres la mort de ſon Mary, luy donna une penſion conſiderable. Elle eſt de la Maiſon d'Aubigny. Ce Nom eſt aſſez connu dans l'Hiſtoire, & il auroit ſuffy ſeul à luy faire meriter l'honneur que Sa Majeſté luy a fait de luy confier l'éducation de Monſieur le Duc du Maine. Ce jeune Prince arriva avec elle à Cognac il y a environ un

mois. Mr d'Aubigny son Frere, qui est Gouverneur de la Ville & du Chasteau, n'oublia rien pour le recevoir avec tous les honneurs deus à une Personne de son rang. Il fit monter à cheval cent Gentilshommes de la Province, avec lesquels il alla au devant de luy à plus d'une lieuë de Cognac. Monsieur le Duc du Maine y entra au bruit des Boëtes & des Mousquetades que toute la Bourgeoisie qui estoit sous les armes déchargea à son arrivée.

vée. Il prit beaucoup de plaisir à voir une Compagnie d'Enfans vestus en Aragons, qui firent Garde devant la Porte de sa Chambre, pendant les deux jours qu'il s'arresta à Cognac. Il se rendit de là à Jonsac, où la Comtesse de ce nom le reçeut & le regala magnifiquement à Souper. Il continua sa route le lendemain, & vint coucher à Blaye. Ce ne fut pas sans entendre la décharge du Canon, & de toute l'Artillerie du Chasteau. Monsieur le Duc de

Roquelaure, & Monſieur de Séve Intendant de Guyenne, s'y eſtoient rendus avec les Jurats Députez de Bordeaux pour l'aſſurer de la joye qu'on auroit de l'y recevoir. Il y arriva le lendemain. Les Complimens de la Ville luy furent portez par Mr de la Lande Premier Jurat qui luy fut preſenté à la deſcente de la Maiſon Navale, par Monſieur le Comte de Montaigu. Ce jeune Prince alla le ſoir ſe promener à cheval ſur le Quay des Chartreux,

accompagné de Monſieur le Duc de Roquelaure, & au retour il entra dans le Chaſteau Trompete, où toute la Garniſon ſe trouva dans la Place ſous les armes. Mr Ceſar Ayde Major eſtoit à la teſte en l'abſence du Major. L'impatience d'eſtre à Barrege le fit partir dés le lendemain, malgré les inſtantes prieres qui luy furent faites de s'arreſter quelques jours à Bordeaux pour s'y délaſſer des fatigues de ſon Voyage. On luy vouloit donner le

divertiſſement d'une Tragedie Françoiſe qui avoit eſté repreſentée avec grand ſuccés depuis quinze jours par les Ecoliers du College de Guyenne. Mr l'Abbé Bardin qui en eſt Principal, & à qui un long uſage du grand monde a dés long-temps appris à bien faire les choſes qui le regardent, avoit pris des meſures ſi juſtes, que la belle Aſſemblée de l'un & de l'autre Sexe qui ſe trouva à ce Spectacle, en ſortit avec une extréme ſatisfaction. La

propreté des Acteurs répondoit à la grace avec laquelle ils s'acquiterent tous de leurs Rôles, & on admira sur tout deux Enfans qui firent un remercîment à Monsieur le Duc de Roquelaure d'un petit air fier qui surprit & charma tous ceux qui les entendirent. L'Aisné n'a encor que six ans, & ils sont tous deux Fils de Monsieur de Seve Intendant de cette Province. Je ne vous dis rien de son merite, il vous est connu, & vous n'igno-

rez pas qu'il eſt Fils de feu Mr de Seve Conſeiller d'Etat, qu'on a veu trois fois Prevoſt des Marchands. On ne peut executer les Ordres du Roy ny avec plus de zele qu'il en montre pour le ſervice de Sa Majeſté, ny avec un aplaudiſſement plus general de tous ceux qui les reçoivent de luy. Cependant, Madame, vous croirez que la Tragédie dont je vous parle a eſté quelque choſe de fort provincial, & vous aurez de la peine à eſtre per-

suadée que les Muſes Gaſconnes approchent de la politeſſe de celles que le Roy a bien voulu loger dans le Louvre. Perdez cette penſée, & jugez de ce qu'a pû eſtre la Piece par ces Vers qui devoient ſervir de compliment à Monſieur le Duc du Maine, s'il euſt eu le temps d'en voir une Repréſentation.

QVoy qu'il nous ſoit fort glorieux,
Prince, devous voir en ces lieux,
Nous avions intereſt à trouver des obſtacles

Pour retenir le desir curieux
Qui vous attire à nos Spectacles.
Nous cõnoissons le sang des Demy
Dieux,
Il est accoûtumé de tout temps aux
Miracles,
Et nous n'en venons point étaler à
vos yeux.
C'est d'une tragique Avanture
La triste & fidelle peinture
Que nous avons à vous ofrir.
Les rares qualitez qu'en vous cha-
cun admire,
Nous donneroient sans-doute assez
à discourir ;
Mais nous n'en disons rien, pour
avoir trop à dire.

Pour parler dignement de vous,
Nous voulions en ces lieux faire
venir la Gloire,

Mais (& vous n'aurez pas de peine à nous en croire)
Elle n'a point de temps à perdre avecque nous.
Pour l'Auguſte Loüis *elle eſt toute occupée,*
Elle ne peut le quiter un moment,
Et pour aucun Héros jamais attachement
Ne rendit moins ſon attẽte trõpée.
Si ce grand Conquerant l'euſt laiſſée en pouvoir
De ſe donner quelques jours de relâche,
Prince, vous l'auriez veuë icy vous recevoir,
Mais on peut à ce prix ſe paſſer de la voir,
Et cela n'a rien qui vous fâche.

Tandis que je ſuis en

Province, il faut que je vous faſſe part d'un Mariage qui s'eſt fait à Grenoble, où Monſieur le Comte de Montoiſon a épouſé depuis peu Mademoiſelle de Chevrieres, Fille du Second Preſident de ce Parlement. Il eſt de l'Illuſtre Maiſon de Clermont, & un des Deſcendans de Philibert de Montoiſon, appellé le Gentil Montoiſon, qui fit ſi bien à la Bataille de Fournouë, & auquel le Roy Charles VIII. dit ces paroles dans l'ardeur du com-

bat, *A la recousse, Montoison.* Ce qui a depuis servy de Devise à cette Famille. Mademoiselle de Chevrieres n'est pas moins considérable par sa beauté & par les qualitez de son esprit, que par sa naissance. Elle parle bien, écrit juste, entend l'Italien, fait des Vers dans l'occasion, & a un discernement merveilleux pour les bonnes choses. Elle est Sœur de Monsieur le Comte de S. Valier Capitaine des Gardes de la Porte du Roy, & de M.r

l'Abbé de Chevrieres Aumônier de Sa Majesté.

Mr Delrieu qui a acheté la Charge de Maistre-d'Hostel ordinaire du Roy qu'avoit Mr Sanguin, s'est aussi marié icy depuis quelques jours, & a épousé Mademoiselle de Montmor, Sœur de Madame de Bertillac. Elle est jeune, brune, bien faite, & Fille de Monsieur de Montmor Doyen de Messieurs les Maistres des Requestes, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise. Mr Del-

rieu luy a fait des Préſens tres-conſidérables en ſe mariant, & a traité tous les Conviez dans ſa belle Maiſon de S. Clou avec une magnificence extraordinaire.

Mademoiſelle d'Orleans eſt allée à Eu, & y a mené Mademoiſelle de Bréval, dont elle veut prendre ſoin à preſent qu'elle n'a plus de Mere. Vous ſçavez, Madame, que Mademoiſelle de Bréval eſt Niéce de Monſieur l'Archeveſque de Paris. Elle eſt tres-jeune, a un fort

grand brillant de beauté, une vivacité d'esprit merveilleuse, & toutes les qualitez qu'on peut souhaiter dans une Personne de sa naissance. Elle ne pouvoit les faire éclater plus avantageusement qu'aupres d'une Princesse dont la conduite a toûjours esté un exemple de pieté & de vertu, & qui par mille preuves de generosité se plaist tous les jours à faire voir qu'elle a l'Ame toute Royale, & qu'il n'y a rien de plus élevé que son cœur.

Je ne sçay, Madame, si on vous aura appris que le Roy a donné depuis peu un nouveau Premier Président au Parlement de Bretagne. Monsieur d'Argouge qui l'estoit, s'est démis volontairement de cette Charge. C'est un Homme tres-sage, qui estoit fort estimé de la feu Reyne Mere, & qui a bien servy le Roy dans les Etats de Bretagne. Sa Majesté l'a fait Conseiller d'Etat ordinaire, & a mis en sa place Monsieur Phelipeaux

de Pontchartrain, qui eſtoit Conſeiller au Parlement. On ne peut douter de ſon merite, puis qu'un Employ de cette importance ne ſe donne jamais qu'à des Perſonnes qui en ont infiniment. Il eſt de la Maiſon de la Vrilliere, c'eſt à dire d'une des plus grandes & des meilleures Familles de la Robe ; on peut meſme adjoûter d'une Famille pieuſe, puis que tous ceux de la Maiſon de Hodic qui en ſont, vivent dans une régularité exemplaire

dont tout le monde eſt édifié.

Monſieur l'Abbé Colbert, qui employe ſes meilleures heures à l'étude, & qui en fait ſon plus agreable attachement, donna il y a quelques jours des marques de ſa haute ſuffiſance par un excellent Diſcours Latin qu'il fit dans la grand' ſalle de Sorbonne, à l'ouverture des Sorboniques. La nombreuſe Aſſemblée qui s'y trouva, compoſée en partie de Cardinaux, de Prélats, & de Perſonnes de la

premiere Qualité, ne pût assez admirer l'éloquence avec laquelle il fit connoistre combien la protection que le Roy donne aux Docteurs de la Faculté & de la Maison, leur estoit avantageuse & pour le maintien de leurs Privileges, & pour conserver les Sciences Ecclesiastiques dans toute leur pureté. Il est Prieur de Sorbonne. Les Docteurs & les Bacheliers de la Societé font ordinairement cette élection par la voye du Scrutin ; mais Monsieur

l'Abbé Colbert, dont le merite porte pour luy une recómandation toute particuliere, a eſté éleu de vive voix. Tout le monde le ſouhaitoit, & tout le monde le nóma en meſme temps. Si vos Provinciaux vous demandent ce que c'eſt qu'eſtre Prieur de Sorbonne, vous leur pourrez dire, Madame, que c'eſt une élection qui ſe fait au commencement de chaque Licence, que la Licence dure deux ans; que le Prieur a le premier rang dans tou-

tes les Assemblées de Sorbonne, où il recueille les sufrages, & conclut; qu'il préside aux Sorboniques, en assigne le jour, ouvre la premiere par une Harangue, & ferme la derniere par une autre. Je croy vous entendre dire en lisant cela, que n'ayant aucune envie de vous mettre du nombre des Bacheliers & des Docteurs, il ne vous importe guére de sçavoir ce qui les regarde; vous voyez aussi que je tranche court. Venons aux Vers que Mr de

Corneille l'aiſné a preſentez au Roy ſur ſes Conqueſtes. Je pourrois me diſpenſer de vous les envoyer, parce qu'ils ſont imprimez; mais comme ils ne le ſont qu'en feüille volante, il eſt bon de vous donner lieu de les conſerver; & d'ailleurs ſi le mot de *Parélie* a embaraſſé quelqu'une de vos Dames de Province, vous leur en ferez voir l'explication dans le changement des deux Vers où ce mot eſtoit employé.

SUR LES VICTOIRES DU ROY.

IE vous l'avois bien dit, Ennemis de la France,
Que pour vous la Victoire auroit peu de constance,
Et que de Philisbourg à vos armes rendu
Le pénible succès vous seroit cher vendu.
A peine la Campagne aux Zéphirs est ouverte,
Et trois Villes déja reparent nostre perte;
Trois Villes dont la moindre eust pû faire un Etat,

Lors que chaque Province avoit
ſon Potentat ;
Trois Villes qui pouvoient tenir
autant d'années,
Si le Ciel à Loüis *ne les euſt*
deſtinées,
Et comme ſi leur priſe étoit trop
peu pour nous,
Mont-Caſſel vous apprend ce que
peſent nos coups.
Loüis *n'a qu'à paroiſtre, & vos*
Murailles tombent,
Il n'a qu'à donner l'ordre, & vos
Héros ſuccombent ;
Et tandis que ſa gloire arreſte en
d'autres lieux
L'honneur de ſa preſence, & l'effort
de ſes yeux,
L'Ange de qui le bras ſoûtient ſon
Diadème
Vous terraſſe pour luy par un autre
luy-meſme,

Et Dieu pour luy donner un ferme
& digne appuy,
Ne fait qu'un Conquérant de
PHILIPPE *& de luy.*
Ainſi quand le Soleil ſur un épais
nüage,
Pour ſe faire un ſecond, imprime
ſon image,
Leur hauteur eſt égale, & leur éclat
pareil,
Nous voyons deux Soleils qui ne
ſont qu'un Soleil:
Sous un double dehors il eſt toûjours
unique,
Seul maiſtre des rayons qu'à l'autre
il communique,
Et ce brillant portrait qu'illumi-
nent ſes ſoins
Ne brilleroit pas tant, s'il luy
reſſembloit moins.
Mais c'eſt aſſez, Grand Roy, c'eſt
aſſez de Conqueſtes,

Laisse à d'autres saisons celles où
tu t'appreſtes :
Quelque juſte bonheur qui ſuive tes
projets,
Nous envions ta veuë à tes nou-
veaux Sujets.
Ils bravent tes Drapeaux, tes Ca-
nons les foudroyent,
Et pour tout chaſtiment tu les vois,
ils te voyent ;
Quel prix de leur défaite, & que
tant de bonté
Rarement accompagne un Vain-
queur irrité!
Pour nous, qui ne mettons noſtre
bien qu'en ta veuë,
Vange nous du long-temps que nous
l'avons perduë,
Du vol qu'ils nous en font vien nous
faire raiſon, (*Oriſon:*
Ramene nos Soleils deſſus noſtre

Quand on vient d'entaſſer victoire
ſur victoire,
Vn moment de repos fait mieux
gouſter la gloire,
Et je te le redis, nous devenons
jaloux
De ces meſmes bonheurs qui t'éloi-
gnent de nous.
S'il faut combatre encor, tu peux de
ton Verſailles
Forcer des Baſtions, & gagner des
Batailles,
Et tes Pareils, pour vaincre en ces
nobles hazards,
N'ont pas toûjours beſoin d'y por-
ter leurs regards.
C'eſt de ton Cabinet qu'il faut que
tu contemples
Quel fruit tes Ennemis tirent de tes
Exemples,
Et par quel long tiſſu d'illuſtres
actions,

Ils ſçauront profiter de tes inſ-
tructions.
Paſſez, Héros, paſſez, venez
courir nos Plaines,
Egalez en ſix mois l'effet de ſix
ſcmaines;
Vous ſeriez aſſez forts pour en ve-
nir à bout,
Si vous ne trouviez pas noſtre grãd
Roy par tout.
Par tout vous trouverez ſon ame,
& ſon ouvrage,
Des Chefs faits de ſa main, formez
ſur ſon courage, (vaillans,
Pleins de ſa haute idée, intrépides,
Iamais preſque aſſaillis, toûjours
preſque aſſaillans;
Par tout de vrais François, Sol-
dats dés leur enfance,
Attachez au devoir, prompts à
l'obeïſſance;

Par tout enfin des cœurs qui ſçavent
aujourd'huy
Le faire par tout craindre, & ne
craindre que luy.
Sur le zele, Grand Roy, de ces
ames guerrieres,
Tu peux te repoſer du ſoin de tes
Frontieres,
Attendant que leur bras vainqueur
de tes Flamans,
Meſle un nouveau triomphe à tes
délaſſemens,
Qu'il réduiſe à la Paix la Hol-
lande & l'Eſpagne,
Que par un coup de Maiſtre il fer-
me ta Campagne,
Et que l'Aigle jaloux n'en puiſſe
remporter
Que le ſort des Lions que tu viens
de dompter.

Ces Lions n'ont pû estre domptez, qu'il ne nous en ait cousté un peu de sang; & voicy une Avanture que ce sang répandu a produite.

La Femme d'un Capitaine d'Infanterie parut un parfait modele d'amour conjugal, tant que son Mary vescut. Ses Voisins, ses Parens, & ses Amis, n'estoient occupez qu'à essuyer les larmes qu'elle versoit quand il partoit pour l'Armée. Le moindre bruit d'une Bataille, ou d'un

Siege la deſeſperoit ; elle en pouſſoit des cris qui faiſoient compaſſion à tout le monde, & rien n'euſt égalé la haute réputation où la mettoit une ſi juſte tendreſſe, ſi elle fuſt morte avant ſon Mary ; mais par malheur pour ſa vertu, un coup de Mouſquet ayant emporté ce cher Epoux, cette paſſion ſi légitime & ſi violente ſe démentit. Apres avoir pleuré quelques jours, elle s'ennuya de pleurer, ſes lamentations ceſſerent, & on n'eut pas

de peine à connoiſtre que la douleur qu'elle montroit de ſa mort, eſtoit beaucoup moindre que l'artifice qu'elle avoit eu pour faire croire qu'elle l'aimoit. Comme elle ne ſe trouva pas en état de ſubſiſter dans le monde apres ſa mort, parce qu'il avoit mangé preſque tout ſon Bien dans le Service, ſes Parens & ſes Amis crûrent qu'il n'y avoit aucun party à prendre pour elle, que celuy de ſe retirer dans un Couvent ; mais elle eſtoit bien faite, la re-

traite ne l'accommodoit pas, & elle jugea plus à propos de ſuivre le conſeil d'une foule de Soûpirans, qui luy perſuaderent ſans peine qu'on ne manquoit point d'argent quand on ſe vouloit ſervir de ſa beauté. Ce fut ſur cet honneſte fondement qu'elle s'embarqua à faire l'épreuve de ſon merite. Plus de penſée de Couvent, elle a des veuës plus ſatisfaiſantes; & apres avoir balancé quelques jours ſur qui tomberoit ſon premier choix pour

commencer une ſi noble carriere, elle jette les yeux ſur un Camarade du pauvre Défunt, nommé Mr de la Foreſt, Officier ſubalterne de ſa Compagnie, qui remplaça bientoſt l'Epoux, & fut encore plus aimé. Il demeura quelque temps unique & paiſible poſſeſſeur de la jeune Veuve, & ſa premiere vertu nous doit faire croire qu'elle n'auroit pas ſi-toſt expiré, ſi le manque d'argent n'euſt troublé tout d'un coup un cómerce ſi agreablement

étably. La finance du Fantaſſin fut malheureuſement trop toſt épuiſée, & il fallut malgré la vertu ſe réſoudre à chercher quelque autre reſource. Par hazard un riche Receveur, Homme d'un caractere fort amoureux, & de manieres fort liberales, avoit commencé à rendre quelques aſſiduitez à la Veuve. Elle avoit de grands charmes pour luy; mais l'humeur fâcheuſe du Fantaſſin l'obligeoit d'étouffer dans un grand ſecret les deſirs que

ſa coquetterie luy inſpiroit. Cependant le beſoin d'argent augmentoit toûjours. La Veuve en fait paroiſtre ſon chagrin au Financier. Le Financier ouvre ſa bourſe, & cette facilité à la tirer d'embarras, avance ſi fort ſes affaires, qu'en peu de jours il ſe voit au comble de ſes ſouhaits. Le Fantaſſin fait du bruit dans les premiers mouvemens de ſa jalouſie, mais enfin la délicateſſe de ſon cœur cede aux beſoins preſſans de ſa Maîtreſſe, & il comprend

qu'il n'eſt pas mauvais pour ſon propre intereſt, qu'il ait quelque choſe à partager avec un Financier. La Veuve & luy conviennent donc de leurs Faits, & il eſt réſolu que pour oſter à Mr le Receveur tout ſujet de gronderie, & tout prétexte de ſuſpendre ſes libéralitez, le Fantaſſin ne paroiſtra plus dans la Maiſon, & n'y viendra que ſecrettement. Mr le Receveur qui croit que ſon merite ſeul a chaſſé ſon plus redoutable Rival, s'abandonne à toute la joye

que luy cauſe ſon inopinée felicité, & perſuadé que ſa Maîtreſſe a bien voulu renoncer à tout pour luy, il n'a plus d'autres ſoins que de luy marquer par ſes profuſions qu'il meritoit cette préference. Toute la Maiſon ſe ſent en peu de temps de ſes bienfaits, rien n'y manque, ce ſont meubles ſur meubles, le Fantaſſin y trouve ſon compte, & ſans plus s'inquiéter de ce qui ſe paſſe, il vient tous les jours en ſecret partager l'argent du Financier, &

les faveurs de la Veuve. Ce fortuné commerce alloit admirablement bien, & rien n'euſt eſté égal à tant de proſpéritez, ſi la Confidente de cette galante paſſion ne ſe fuſt malheureuſement mis en teſte de la troubler. C'eſtoit une vieille Coquette qui demeuroit dans le voiſinage, abandonnée tant que la jeuneſſe luy avoit permis de l'eſtre, avide de toutes ſortes de gains, & la premiere Fourbe de celles de cette noble Profeſſion. Le bonheur de

la Voisine, & sur tout l'argent du Receveur, ne furent pas longtemps sans luy faire envie ; mais n'osant confier à ses vieux appas le soin d'attraper ce qui causoit sa plus forte tentation, elle s'avisa d'une ruse qui luy réüssit. Elle avoit déja voulu plusieurs fois donner des soupçons de Mr de la Forest au pauvre Receveur, qui s'obstinoit toûjours à croire qu'on avoit entierement rompu avec luy ; elle luy avoit mesme dit en riant, que si elle l'entre-

prenoit, elle n'auroit pas de peine à luy faire voir qu'il estoit la Dupe de l'un & de l'autre. Elle pousſa enfin la choſe plus loin ; & un jour que cette ruſée Confidente ſçeut qu'il devoit apporter mille écus à la Veuve, elle alla l'attendre dans le temps que Mr de la Foreſt eſtoit ſeul avec elle dans un Cabinet qui ne s'ouvroit que pour luy, & où il entroit ſans eſtre veu par un petit Eſcalier dérobé. Elle ne l'eut pas ſi-toſt apperçeu, qu'elle cou-

rut au devant de luy, & luy montrant le Degré qui conduisoit au lieu du paisible Rendez-vous, elle s'enfuit chez elle, apres l'avoir assuré qu'il trouveroit la Veuve avec le Fantaſſin dont il ſe croyoit défait. Le pauvre Receveur avance, & partagé entre la confiance & la crainte, il montoit tout doucement le Degré, quand le Diable qui ſe meſloit ce jour-là de ſes affaires, luy fait trouver une jeune Enfant Niéce de la Veuve, qui le voyant al-

ler au Cabinet où elle avoit veu sa Tante s'enfermer avec la Foreſt, l'arreſte tout d'un coup, en luy criant qu'on n'entroit point quand Mr de la Foreſt eſtoit dans le Cabinet avec sa Tante. Il n'en fallut pas davantage pour percer le cœur du Financier. Il ſort tout ardent de colere d'une ſi funeſte Maiſon, trop heureux, à ce qu'il croit, d'en avoir ſauvé ſes mille écus. Il court au plus viſte s'en conſoler avec ſa Confidente, qui s'eſtant dés longtemps

preparée à cet évenement, n'oublie rien de tout ce qui peut empoiſonner ce qu'il penſe déja de la Veuve. Elle luy conte mille avantures qu'il ſe feroit bien paſſé de ſçavoir, & l'amuſe ſi bien par ſes longs diſcours, qu'elle le retient juſqu'à deux heures du matin, dans un temps où la vigilance du Guet n'empeſchoit point qu'on ne volaſt toutes les nuits. Quand le premier deſeſpoir du malheureux Receveur fut un peu appaiſé, il voulut aller

chez luy donner quelque repos à sa douleur; mais l'heure estant fort induë, il ne crût pas que l'obscurité de la nuit fust une assez seûre sauvegarde pour ses mille écus, qu'il s'imaginoit avoir sauvez du naufrage. Il les laissa donc en dépost à cette chere Confidente qui venoit de luy donner tant de marques d'une sincere amitié. La perfide qui n'avoit fait joüer toutes ces machines que pour en venir là, reçeut cet argent avec une joye qui ne se

peut dire ; & le pauvre Receveur fut bien étonné le lendemain, lors que venant pour le retirer de ses mains, elle le traita de visionnaire & d'insolent, de luy demander ce qu'elle prétendoit qu'il ne luy eust point donné : elle y adjoûta mesme quelques menaces violentes qui firent craindre au Receveur une suite de plus fâcheuses avantures, & il se crût trop heureux pour éviter l'éclat qui ne luy pouvoit estre que préjudiciable, d'abandon-

ner pour toûjours ſes écus, ſa Confidente, & ſa Maîtreſſe.

C'eſt trop diférer à vous entretenir du merite de ceux que le Roy a élevez aux plus conſidérables Dignitez de l'Egliſe. Monſieur l'Eveſque d'Uſés, Fils de Monſieur de la Vriliere Secretaire d'Etat, a eu l'Archeveſché de Bourges. Cette nouvelle élevation fait voir combien Sa Majeſté eſt perſuadée & de ſa ſuffiſance pour régler un grand Dioceſe, & de ſa

pieté pour ſervir d'exemple aux Peuples qui vont eſtre commis à ſa conduite.

L'Eveſché d'Uſés a eſté donné en meſme temps à Mr l'Abbé Poncet, Fils de Mr Poncet Conſeiller d'Etat & du Conſeil Royal, & Neveu de feu Monſieur l'Archeveſque de Bourges. C'eſt quelque choſe d'aſſez glorieux pour luy, d'entendre dire par tout que les ſervices de Mr ſon Pere, qui comme vous ſçavez eſt dans une tres-haute conſidération, n'ont aucune part

à la Dignité qu'il vient d'acquérir.

Monsieur Felix Evesque de Digne, a esté nommé à l'Evesché de Chalons sur Saone. La maniere édifiante dont il presche, fait connoistre assez ce qu'on doit attendre de son zele pour la conduite de son Troupeau.

On n'est pas moins persuadé de celuy de Mr l'Abbé du Laurens, Grand Prieur de l'Ordre de Clugny, que le Roy a fait Evesque du Bellay. Il est Frere de feu

Mr

Mr du Laurens Conseiller à la Grand'Chambre, qui s'estoit fait bastir un Apartement dans l'Abbaye de S. Victor, où il est mort depuis deux ans.

Je sçay, Madame, que la réputation de Mr de Piancour, Abbé de la Croix, vous est connuë, & ainsi je ne doute point que vous n'ayez de la joye d'apprendre que Sa Majesté a rendu justice à son merite, en le nommant à l'Evesché de Mande. C'est un Poste fort avantageux qui le rend

Second President des Etats de la Province. Sa pieté, sa profonde doctrine, & son exacte régularité à remplir les devoirs que Dieu luy a imposez, faisoient voir dans sa Personne toutes les qualitez necessaires pour faire un tres-digne Prélat; & il y a longtemps que nous le verrions dans cette haute Dignité, s'il avoit voulu écouter les propositions qui luy ont esté faites; mais il a toûjours protesté que si cela arrivoit, il y seroit conduit par les seules

mains de la Providence; & en effet, il n'a presque point paru à la Cour, & la chose estoit arrestée en sa faveur, avant qu'il eust appris qu'elle se dust faire. Il a beaucoup de naissance, & est Frere de M^r le Chevalier de Piancour, qui est mort depuis un an à Messine, apres avoir rendu de fort grands services au Roy, dont il a esté l'Agent à Malte pendant trois années. Il s'estoit acquité de cet Employ avec tant de fidelité & de zele, qu'ayant

eſté rappellé en Cour, il trouva à Marſeille une Lettre de Monſieur le Marquis de Segnelay qui luy faiſoit ſçavoir que Sa Majeſté le gratifioit d'une Galere. Il l'équipa en tres peu de téps, & n'épargna rien pour la rendre une des plus conſidérables qui puſſent eſtre employées au ſervice de ſon Maiſtre. Perſonne n'ignore les belles actions qu'il fit à la grande Affaire de Palerme. Son trop de zele luy couſta la vie un peu apres. Il ne voulut point

abandonner sa Galere, où il y avoit un fort grand nombre de Malades. Les Fievres estoient malignes, il en fut pris, & mourut fort regreté de Monsieur le Mareschal Duc de Vivonne, & de tout l'Ordre de Malte, qui avoit pour luy une estime tres-particuliere.

Le Roy qui fait tout avec prudence, & ne répand jamais ses graces qu'avec justice, a fait l'honneur à Mr l'Abbé de la Berchere, l'un de ses Aumôniers, de

le nommer à l'Eveſché de Lavaur. Il eſt Docteur de Sorbonne ; & quoy qu'il n'ait pas encor trente ans, il eſt conſommé dans toutes les Sciences qu'on peut ſouhaiter dans un grand Prélat. Il a preſché, & toûjours avec ſuccés ; & ſi la foibleſſe de ſa voix luy euſt pû permettre de continuer, il auroit remply tres-dignement les premieres Chaires de Paris. Son Grand Pere eſt mort Premier Preſident du Parlement de Dijon. La ſurvi-

vance de cette Charge avoit esté accordée à Monsieur de la Berchere son Pere, qui l'exerça quoy qu'il n'eust que vingt sept ans. Il passa à celle de Premier President de Grenoble, par les ordres de la feu Reyne Mere, qui l'honoroit de son estime, & qui crût que sa presence en cette Province ne seroit pas inutile aux Affaires du Roy pendant la Régence. Cette grande Charge fut exercée apres sa mort, comme elle l'est encor aujour-

d'huy, par Mr de la Berchere, qui en avoit la survivance, & qui est Oncle de Mr l'Abbé de la Berchere dont je vous parle.

Je croy, Madame, que vous vous étonnez de ne point trouver le Nom de Mr l'Abbé de Noailles parmy tant d'Evesques, puis qu'il ne manque d'aucune des qualitez qui peuvent élever à l'Episcopat une Personne de sa naissance. Le Roy qui est fort persuadé de son merite, luy avoit fait l'honneur de le

nommer; mais les instantes prieres de Monsieur le Duc de Noailles son Pere, qui n'a pû se résoudre à estre privé si-tost de la presence d'un Fils qu'il aime fort tendrement, jointes à l'envie qu'il a fait paroistre d'avoir encor quelques années pendant lesquelles il pust se rendre plus digne des graces de Sa Majesté par son application extraordinaire à l'étude, en ont suspendu l'effet jusqu'à un autre temps.

Tandis que les Dignitez

commencent pour les uns, elles finiſſent pour les autres; & Monſieur le Marquis de Pianeſſe, qui a gouverné ſi long-temps les Etats de Savoye & de Piémont ſous les ordres de Leurs Alteſſes Royales, avec un ſuccés toûjours favorable, malgré les temps difficiles & les entrepriſes ſecretes des Ennemis, eſt mort glorieuſement dans la Solitude, d'où je vous manday il y a quelques mois qu'on l'avoit pluſieurs fois retiré, pour ſe ſervir de

son Miniſtere dans les plus
preſſans beſoins de l'Etat.
Dans quelque pouvoir qu'il
ait eſté, on l'a toûjours veu
ſacrifier ſes intereſts pro-
pres, & ſon plus juſte reſ-
ſentiment, à la gloire & à
l'avantage de ſes Maiſtres.
Je ne vous parle point de ſa
Maiſon, ny de ſes Alliances
avec celle de Savoye, cela
eſt connu de tout le monde.
Je vous diray ſeulement
qu'à examiner la maniere
dont il a veſcu, & les cho-
ſes qu'il a écrites, on peut
en quelque ſorte luy don-

ner le titre de Saint. On n'a jamais veu plus de pieté, plus de charité, & un plus grand détachement des grandeurs du monde; il ne s'en laiſſoit point ébloüir, & il n'auroit pas accepté ſi long-temps la premiere place de l'Etat dont il eſtoit né Sujet, s'il n'euſt appris des premiers Chreſtiens, qu'apres Dieu, il devoit à ſes Maiſtres & à ſa Patrie, les ſoins qu'il s'eſt toûjours attaché à leur donner.

La matiere eſt un peu triſte; & comme je ſçay

que vous aimez tout ce qui vient de Madame le Camus, je croy que ce ſera vous en tirer agreablement, que de vous faire voir deux petites Pieces de ſa façon, qui me ſont tombées depuis peu entre les mains ; l'une eſt un Impromptu pour Monſieur le Duc, qu'elle fit il y a quelque temps en préſence de ce Prince ; & l'autre, un Compliment à Madame la Mareſchale de Clerembaut qui luy avoit rendu office.

INPROMPTU
POUR
MONSIEUR LE DUC.

QVe d'esprit & que de valeur
On voit dãs ce Prince admirable!
Ses grandes qualitez surpassent sa grandeur.
Sans luy Condé seroit un Prince incomparable,
Mais par bonheur pour nous il a fait son semblable.

POUR MADAME LA MARESCHALE DE CLEREMBAUT.

MAreſchale de Clerembaut,
Vous portez la vertu ſi haut,
Que l'Amour en eſt en colere.
Il s'en plaignit l'autre jour à ſa Mere.
Elle luy dit ; mon Fils, chacun a ſon defaut.
Cette vertu pourtant a fait tomber ſur elle
L'heureux choix dont la gloire eſtoit deuë à ſon zele,
Choix qui mit en ſes mains le Charme de la Cour,

Cette Princeſſe ſans ſeconde,
Dõt les yeux pourrõt bien un jour
Te ſoûmettre le Fils du plus grand
Roy du monde.
Quant à la Mareſchale, en vain
de la toucher
Tu crois l'avantage poſſible.
Son cœur eſt un rocher
Qui fut toûjours inacceſſible.
L'Amour à ce diſcours luy répon-
pondit ; Et bien
Ie conſens qu'elle ſoit inſenſible à
ma flame,
Mais qu'elle aille du tout au rien,
Ie ne le puis ſouffrir ; tout au moins
que ſon ame
Soit tendre à la pitié,
Puiſqu'on le peut ſans blâme.
Ie ſuis de ſon avis, & j'eſpere, Ma-
Que j'auray ſur ce pié (dame,
Quelque part à voſtre amitié.

Si l'Amitié fait faire des Complimens d'un coſté, l'Amour fait faire des Mariages de l'autre, & nous venons de le voir en la perſonne de Monſieur le Marquis de Foix, Gouverneur & Lieutenant General pour le Roy en la Province de Foix, qui a épouſé Mademoiſelle d'Hendreſon, premiere Fille d'Honneur de Madame. Elle eſt bien faite, de belle taille, & d'une tres grande Maiſon d'Allemagne. Pour Monſieur le Marquis de Foix, je n'ay

que faire de vous dire qu'il eſt d'une des meilleures Maiſons du Royaume ; le grand Nom qu'il porte, le marque aſſez. Leurs Alteſſes Royales, outre leurs libéralitez accouſtumées en de pareilles occaſions, ont donné à la Mariée une Croix de Diamans de grand prix, & tous les Habits de la Nôce qui s'eſt faite au Palais Royal avec beaucoup de magnificence. Il y eut Comédie le ſoir. Les Mariez ſont preſentement chez Madame la Ducheſſe

de Meklebourg, qui les consfidere fort, & qui auroit fait avec plaisir les frais de la Nôce, si Madame l'eust voulu soufrir. Cette Princesse a presque tous les jours monté à cheval, & s'est souvent donné le plaisir de la Chasse au Cerf, pendant le Voyage qu'elle a fait à Villers-Côterets, où elle a accompagné Monsieur.

J'avois oublié à vous dire que le Roy avoit donné l'Abbaye de la Croix à Monsieur l'Abbé Pellot,

Fils de Monſieur le Premier Preſident de Roüen. Elle eſt d'un revenu conſidérable, & d'une tres-grande beauté. Feu Monſieur l'Abbé de Piancour, Oncle de celuy qui vient d'eſtre nommé à l'Eveſché de Mande, l'avoit fait rebaſtir entierement, & elle doit la plus grande partie de ſes embelliſſemens aux ſoins de ce dernier qui n'a rien épargné pour la rendre ce qu'elle eſt.

Monſieur le Mareſchal de Gramont eſt toûjours

à Bayonne. Comme il n'a point d'autre attachement que ce qui regarde le ſervice du Roy, il s'eſt employé avec un zele admirable à faire reparer les deſordres que le débordement des Eaux avoit cauſé aux Fortifications de cette Place, dans laquelle il a fait entrer quatre cens Hommes, tous braves & aguerris, qu'il a levez dans ſes Terres.

Vous voulez bien, Madame, que je meſle à ces Nouvelles les derniers Vers

qu'on m'a donnez de Monſieur le Duc de S. Aignan; ils vous feront connoiſtre avec quelle promptitude il vient à bout de tout ce qu'il entreprend. Le Roy luy avoit fait l'honneur à ſon retour du Havre, de luy faire voir les Augmentations qui s'eſtoient faites à Verſailles & à Trianon depuis ſon depart; & dés le ſoir meſme il prit la liberté de donner à Sa Majeſté ces Vers qu'il fit ſur les beautez de ces deux Maiſons.

ELOGE DE VERSAILLES ET DE TRIANON.

JE sçavois bien, Tirsis, par cent illustres marques,
Que nous avions pour Roy le plus grand des Monarques;
Qu'en guerre comme en paix il estoit sans pareil,
Qu'on le voyoit briller comme un autre Soleil,
Et qu'estant des Guerriers le plus parfait modele,
Il se couvroit par tout d'une gloire immortelle;

Mais je ne penſois pas qu'il fuſt en
ſon pouvoir
D'aſſembler les Treſors que nous
venons de voir,
Que retournant vainqueur du plus
fort des Batailles,
Il ſiſt de Trianon ce qu'il fait de
Verſailles, (*ſirer*
Que le plus délicat ne puſt rien de-
Aux rares ornemens qui s'y font
admirer,
Qu'on y paſſaſt des Mers, qu'on y
viſt ſur les ondes
Des ſuperbes Vaiſſeaux les courſes
vagabondes,
Que le Iaſpe, le Marbre & cent
autres Beautez
Y tinſſent à l'envy tous les ſens en-
chantez,
Qu'on puſt en un moment des plus
baſſes Campagnes

Elever

Elever des Torrens & percer des
Montagnes,
Et qu'enfin de ces lieux le pompeux
ornement, (*nement.*
De tous les Curieux devinſt l'éton-
Mais, Tirſis, euſt-on cru qu'une
humaine puiſſance
Euſt rangé les Saiſons ſous ſon
obeïſſance,
Pour le plaiſir des yeux changé
l'ordre du temps,
Fait des plus grands Hyvers un
eternel Printemps,
Et joint plus d'une fois dans une
meſme Place,
Au doux émail des Fleurs la froi-
deur de la glace.
Tous les Siecles paſſez n'ayant rien
veu de tel,
Admirons ce Grand Roy qui n'a
rien de mortel,

Mais adjoûtons, Tirsis, que ce Monarque Auguſte,
Pouvant tout ce qu'il veut, ne veut rien que de juſte.

Voicy d'autres Vers que Monſieur de S. Aignan fit pour Madame la Preſidente d'Ozembray, qui eſtoit venuë au Havre pour peu de jours. Elle devoit partir le lendemain, & voicy ce que cet Illuſtre Duc luy donna au ſortir d'un Bal où tout le monde eſtoit en couleur de feu.

POUR
MADAME LA PRESIDENTE
D'OZEMBRAY.

POurquoy nous honorer d'une
courte visite,
Pourquoy faire éclater icy tant de
merite,
Avec tant de rigueurs?
C'est avoir peu d'amour pour le
bien de la France,
Que de venir troubler les cœurs
Dans un Place d'importance.

On devroit vous traiter comme une
criminelle,

Vous mettre dans les fers comme
ingrate, rebelle;
Et vous pousser à bout.
Vous dites qu'avec vous nous n'a-
vons rien à craindre,
Mais vous mettez le feu par tout,
Et puis, vous partez sãs l'éteindre.

Voila, Madame, comme Monſieur le Duc de S. Aignan fait les honneurs du Havre d'une maniere toute galante & ſpirituelle, ſans que cette innocente Galanterie diminuë rien du zele qu'il fait voir pour toutes les choſes qui regardent la Religion. Il en a

donné des marques depuis peu dans un tres-beau Discours qu'il a fait dans la Maison de Ville contre la licence des Blasphemes. Je vous l'envoyerois dans cette Lettre, si la saintеté de la matiere estoit compatible avec le titre de *Mercure Galant*, que vous avez bien voulu luy laisser porter.

Je ne puis finir, sans vous parler de ce qui s'est passé en Allemagne. Le Public en est informé chaque semaine, & je ne vous en ay

donné encor aucunes nouvelles. A dire vray, Madame, j'ay eſté bien aiſe d'amaſſer ce que j'en ay pû apprendre tous les jours de divers endroits, afin d'en faire comme une ſuite d'Hiſtoire plus agreable pour vous. Peut-eſtre meſme me y trouverez-vous de la nouveauté, parce qu'il eſt impoſſible que ceux qui écrivent les choſes dans le temps meſme qu'elles arrivent, en ſoient aſſez bien inſtruits pour les pouvoir publier dans leurs plus exa-

ctes circonſtances. C'eſt un fruit qu'on a beſoin de laiſſer meurir, pour en connoiſtre toute la bonté. Il faut du temps pour ſçavoir s'il n'y a rien à adjoûter à ce qui ſe debite toûjours d'abord imparfaitement. Les particularitez qui échapent aux uns, ſont rapportées un peu apres par les autres, & il y auroit de l'injuſtice à vouloir priver le Public de la connoiſſance des choſes dont le détail ne peut jamais venir avec les premieres nouvelles qu'on en reçoit.

Pendant que plus de vingt Puiſſances Souveraines liguées contre nous, amaſſoient de toutes parts un nombre infiny de Troupes, celles de France qui avoient déja pris trois des plus fortes Places de l'Europe, & gagné une Bataille, eſtoient dans des Quartiers de rafraîchiſſement. On les croyoit fort diminuées par les fatigues de tant de Sieges entrepris dans une ſaiſon rigoureuſe, & toutes les Gazettes ne parloient que de Levées & de Jon-

ations de Troupes ennemies qui se faisoient de tous costez. On ne disoit rien des nostres ; il n'y avoit pas mesme d'apparence que nous pûssions estre assez forts pour nous opposer au Prince Charles. Cependant on a veû tout d'un coup, comme par enchantement, Monsieur le Mareschal de Créquy en état de luy tenir teste, tandis que Monsieur de Luxembourg avoit en Flandre une Armée aussi nombreuse que celle que nous

avons en Allemagne. Ces Armées ne manquent de rien, & l'admirable prévoyance du Roy eſt ſi bien ſecondée par le zele des Miniſtres qui executent ſes ordres, que tout ce qui eſt neceſſaire pour les faire ſubſiſter s'y trouve toûjours en abondance. Voila ce qui nous facilite tant de glorieuſes conqueſtes, & qui nous fait arreſter ſans peine le torrent oppoſé de tant de Troupes. Voyons les mouvemens de l'Armée de l'Empereur depuis trois

mois que le Prince Charles qui la commande a fait l'ouverture de la Campagne. Elle estoit à trois lieuës de Mets dés le commencement de Juin, & dés ce temps-là Monsieur le Mareschal de Créquy commença à la combatre & à la ruiner par ses Partis & par ses divers mouvemens. Le Prince Charles qui avoit résolu de tenter quelque chose de grand, passa la Seille la nuit du dix au onze de ce mesme mois, & vint camper du costé de

noſtre General, mais ce ne fut que pour y voir ſon Armée dans l'extréme neceſſité de toutes choſes pendant le long ſejour qu'elle y fit, & pour donner lieu à un nombre infiny de Partis de la détruire plus commodément. Apres que ce Prince eut achevé de paſſer, Mr de la Fite arriva dés le ſoir meſme aupres de Monſieur le Mareſchal de Créquy avec un Détachement des Gardes du Corps, de Gensd'armes, & de Chevaux-Legers de la Garde.

Le Prince Charles qui ne se seroit pas hazardé à passer la Riviere, s'il eust esté averty de ce Secours, n'en reçeut la nouvelle qu'avec un chagrin mortel. Il vit bien qu'il luy seroit difficile de rien entreprendre, Monsieur de Créquy estant presque aussi fort que luy; mais comme il luy auroit esté honteux de faire voir qu'il avoit de méchans Espions, ou plutost qu'il n'en avoit point, il aima mieux faire bonne contenance dans son Poste, que de s'en

retourner ſur ſes pas. C'eſt où ſon Armée a penſé périr, c'eſt où elle a tant manqué de Fourages, & tant mangé de Pain poury & de méchans Gâteaux. La neceſſité y eſtoit ſi grande, qu'on n'en diſtribuoit qu'un pour quatre Soldats. Il eſt meſme ſouvent arrivé que le Pain manquant entierement, elle n'a mangé que de la Vache. Il eſt vray que l'on y a quelquefois donné quelques Eſcalins au lieu de Pain ; mais ſi cet argent a empeſché les plus

ſéditieux de crier, il n'a pas empeſché de mourir de faim ceux à qui un ſi foible ſecours ne pouvoit faire trouver dequoy manger. Tant que le Prince Charles a demeuré dans ce Poſte, quatre choſes ont ruiné ſon Armée; la Deſertion, nos Partis, le manque de Pain, & les Païſans qui prenoient tous ceux qui s'écartoient pour en chercher. Les Marchez & les Places publiques de Mets eſtoient remplis de leurs Chevaux qui ſe donnoient

à fort grand marché. Ce fut dans ce temps que Monſieur le Mareſchal de Créquy fit faire à ſon Armée ce beau mouvement qui embaraſſa tant les Ennemis. Il fit ſi bien placer ſon Canon, qu'il leur tua plus de huit ou neuf cens Hommes, avant qu'on puſt entendre le leur, qui ne fut en état de tirer que plus de trois heures apres le noſtre. Ils firent connoiſtre qu'ils n'avoient aucun deſſein de ſe battre, puis qu'ils repaſſerent la Seille. On trouva

dans leur Camp quantité de Soldats qu'ils avoient enterrez, afin qu'on ne s'apperçût pas de leur perte, & ils l'avoient fait si fort à la haste, qu'ils leur avoient laissé leurs habits & leur argent, dont on trouva mesme une somme considérable dans les Bortes d'un Cavalier. On les poursuivit dans leur Retraite, où ils perdirent encor beaucoup de monde. Cette poursuite, & leur Canon, qu'ils tirerent à nostre exemple quelque

temps auparavant, nous coûterent auſſi quelques Gens. Nous perdîmes Mr de Préfonval Lieutenant Colonel de la Couronne. Quelques Gardes du Corps furent tuez, & deux Exempts bleſſez, qui ſont Mr de la Fouchardiere & Mr Darmandaris. Depuis ce temps les Ennemis ont ſouvent changé de Poſte, & Mr le Mareſchal de Créquy a toûjours profité de leurs mouvemens. Ils eſtoient vis-à-vis le Village d'Arancy, lors que ce vi-

gilant Mareſchal apprit qu'ils attendoient un grand Convoy. Il fit un Détachement commandé par Mr de la Haye Lieutenant General, pour le ſurprendre. On leur tua plus de quatre cens Hommes, & on leur prit du moins cent Charettes. Ceux qui ſe ſignalerent en cette occaſion, furent Meſſieurs les Marquis de Genlis & de Renty, Mr le Comte de Moreüil, Mr de la Fite, Mr le Comte d'Aubijoux, & Mr Marin. Mr de la Haye y fut tué

d'un coup de Mousquet.
Nos Partis ayant continué toûjours à les inquiéter, quatre Pieces de noſtre Canon chargées à cartouches, les incommoderent fort aupres de Maleroy. Quelques jours apres comme on ſuivoit leur marche avec l'ardeur qui eſt ordinaire aux François, Mr le Chevalier d'Eſtrades qui eſtoit Chef d'un Party de deux cens Chevaux, apperçeut quelques Troupes de leur Arrieregarde; il en fit avertir Mr le Comte de

Maulevrier-Colbert, qui commandoit l'Aifle gauche. Il s'avança pour examiner la contenance des Ennemis, & les fit attaquer. Les Regimens de Portia & de Souches furent défaits. On découvrit la queuë des Bagages; on y tua plus de deux cens Perfonnes, on y fit cent Prifonniers, & l'on pilla quantité de Chariots. La Femme du Tréforier de l'Armée, qui par malheur fe trouva là dans ſon Carroſſe avec d'autres Femmes, fut

tuée dans l'ardeur du Combat, ſans qu'on ſçeut meſme ſi elle y eſtoit. Deux de nos Eſcadrons, & quelques Dragons, plus avides de gloire que de butin, pouſſerent plus avant, & paſſerent un Défilé. Ils furent chargez par un Corps d'Ennemis beaucoup plus conſidérable qu'ils n'eſtoient. Ils ſe retirerent en bon ordre, & ne perdirent pas trente Hommes. Les Ennemis n'oſerent les pourſuivre, & ils aimerent mieux laiſſer emporter aux Fran-

çois tout ce qu'ils avoient pillé, que d'avancer pour les combattre, & les empescher de profiter de leur butin. Depuis ce temps-là le Prince Charles se promene, & il semble qu'il ait envie de venir voir le Prince d'Orange, qui n'est pas plus avancé que luy, quoy que l'un & l'autre soit en campagne depuis pres de trois mois. Je ne doute point qu'ils n'ayent entrepris quelque chose quand vous recevrez ma Lettre, puis que je la finis dans le

temps où ils doivent du moins faire voir qu'ils n'ont pas assemblé tant de Troupes dans le seul dessein de nous observer. Le Prince Charles n'auroit pas attendu si longtemps à se déclarer, si Mr le Mareschal de Créquy l'eust laissé plus en repos; mais sa vigilance a toûjours détruit ce que ce Prince s'estoit proposé de faire. Quand ils ont esté séparez, il a tenu des Ponts prests pour faire passer ses Partis; & dans quelque Camp que les Ennemis

Ennemis ayent esté, ils en ont toûjours esté fatiguez. Ses Ordres s'executoient avec tant de ponctualité, qu'on les a veus quelquefois inquiétez en mesme temps par les Partis de Nancy, par ceux des Lieux les plus proches, par les Détachemens de l'Armée, & par les Païsans. C'est ainsi qu'on fait périr les Troupes les plus nombreuses, & que sans rien perdre on gagne souvent plus que si on donnoit une Bataille. Mr de Beaufort Mareschal de

Camp, pouſſa une fois leur grande Garde juſques à leurs Tentes. Quatorze Cuiraſſiers furent pris une autre fois par un Party de vingt-cinq contre vingt-cinq. Un Lieutenant de Fuſiliers, fortifié des Païſans du Païs Meſſin, attaqua & batit quelque temps apres un Convoy de Vin & d'Eau de vie, dont il enfonça tous les Tonneaux; & le Major du Regiment de Cominges, avec tres-peu de Gens, avoit défait quelques jours auparavant

quatre-vingts Cuiraſſiers, dont la plûpart furent faits priſonniers. Je pourrois vous raconter encor un nombre infiny d'actions devigueur qui ont eſté faites par nos Partis; mais je vous veux ſeulement parler de deux dont les circonſtances ſont aſſez curieuſes. Le Prince Charles s'ennuyant de ne rien faire, & ne voulant pas que l'on s'aperçeut de ſon chagrin, réſolut de donner le Bal aux principales Dames de ſon Armée. Cela ne doit

pas vous étonner, les Allemans ne marchent guéres qu'en Famille. Comme il n'eſt point de Nation qui n'imite les François en quelque choſe, les Allemans pour paroiſtre avec plus de galanterie, voulurent avoir de nos Habits les plus à la mode, & le Prince Charles en envoya demander par un Trompete au Lieutenant de Roy de Mets, lequel par une honneſteté toute Françoiſe luy envoya auſſi-toſt des Tailleurs, avec les Etofes

les plus nouvelles qu'on puſt trouver. Les Habits ſe firent, & on commença le Bal. Monſieur de Créquy prit ce temps pour leur donner un autre divertiſſement. Il envoya quelques Troupes qui donnerent l'alarme dans l'un de leurs Quartiers, & qui eurent ordre de ſe retirer d'une maniere qui pût engager les Ennemis à les pourſuivre. Ses Ordres furent ponctuellement executez; & comme il avoit fait placer pluſieurs Canons char-

gez à cartouches dans un endroit où les Ennemis ne croyoient pas qu'il y en euſt, la plûpart de ceux qui pourſuivirent nos Gens furent tuez ou bleſſez; & l'alarme s'eſtant répanduë dans tout le Camp, le Bal fut tellement troublé, que les Allemans oublierent leurs Dances, & ne ſçeurent plus faire de pas que pour décamper quelques jours apres. Le Canon ne leur fut pas moins fatal le jour que leurs Fourageurs furent enlevez. La plûpart des

Officiers qui avoient des Valets au fourage, s'attrouperent pour les venir défendre ; mais ils n'oserent avancer, & l'on eust dit qu'ils n'estoient venus que pour estre témoins de la perte de leurs Chevaux. Ils ne s'en retournerent pourtant pas tous, & plusieurs furent tuez par nostre Canon. Vous direz peut-estre que c'est n'avoir rien fait, que de n'avoir ny pris de Places, ny gagné de Batailles; mais apres les premiers avantages que nous avons

remportez, n'eſt-il pas bien glorieux d'empeſcher tant de Puiſſances unies d'executer aucune de leurs entrepriſes? De pareils emplois demandent le Capitaine le plus conſommé; ils ont dequoy exercer toute ſon expérience, & dequoy le rendre vigilant, eſtant obligé de faire des mouvemens continuels, & de prendre garde en meſme temps de n'en faire aucun de faux. C'eſt par là qu'on ruine inſenſiblement les Armées ennemies; mais

il ne suffit pas pour cela d'avoir du cœur, il faut avoir de l'esprit & de l'adresse, & que la teste agisse plus que le bras. Monsieur de Créquy a montré depuis trois mois que toutes ces choses ne luy estoient pas inconnuës, & qu'il sçavoit joindre la conduite & la prudence à la haute valeur dont il a donné des marques dans un nombre infiny d'occasions, & dans la diversité des mouvemens qu'il a faits. Comme il ne s'en est pas trouvé un de faux,

on ne peut marcher plus glorieusement qu'il fait sur les traces de Monsieur de Turenne. Il l'a imité en toutes choses, & toutes les Lettres nous assurent qu'il ne s'est pas fait moins aimer dans toutes les Troupes qu'il commande, qu'il s'est fait craindre parmy celles qui luy sont opposées.

La seconde Armée d'Allemagne, composée des Troupes des Cercles, n'a pas fait plus de progrés que celle du Prince Charles.

Mr de Monclar l'observe de pres, & Mr le Marquis de Bligny l'est allé joindre avec un Détachement de dix Escadrons. Il y a pres de trois mois que le Prince d'Orange assemble la sienne, & qu'il attend celle de dix ou douze Alliez qui marche depuis longtemps. Il a paru jusques icy que toutes ces Troupes n'estoient en campagne que pour arrester les courses de la Garnison de Mastric; ce qu'elles n'ont toutefois pû faire. Mr de la Motte avec

un Détachement, a esté prendre force Bestiaux du costé de Namur; & Monsieur le Duc de Luxembourg a fouragé longtemps jusques aux Portes de Bruxelles. Il a envoyé quelques Troupes aux environs d'Oudenarde sous le commandement de Messieurs de la Motte & d'Auger. Le Prince d'Orange commença à décamper le 15. & Monsieur de Luxembourg le 16. Je ne vous en diray rien davantage dans cette Lettre, quand mesme

on entreprendroit quelque chose avant qu'elle fut fermée, afin de vous en parler au long dans la premiere que je vous écriray, & de ne vous en point faire le détail à deux fois.

Le Roy a donné le Regiment de la Fére qu'avoit Mr de la Haye, à Mr le Marquis de Créquy, âgé de quinze ans, qui sert d'Ayde de Camp à Monsieur le Mareschal de Créquy son Pere. Ce jeune Marquis montre déja tant d'ardeur pour la gloire, que si on luy

laissoit la liberté de faire tout ce que son courage luy inspire, il s'exposeroit tous les jours aux dangers les plus évidens. Mr de Choisy a eu le Commandement de Thionville, ce Poste ayant aussi vaqué par la mort de Mr de la Haye Lieutenant General. Il estoit Gouverneur de S. Venant, lorsque Sa Majesté l'envoya aux Indes en qualité de Viceroy. Il entendoit parfaitement les Fortifications, & passoit pour un Homme tres-sage. La Lieutenance de Roy de

Montelimart a esté donnée à Mr de Serignan Ayde-Major des Gardes du Corps. Les services qu'il a rendus, ont toûjours esté agreables au Roy, & sa Famille est connuë par des actions de vigueur.

Je passe aux Divertissemens publics dont j'ay peu de chose à vous dire, & il n'y a eu de la nouveauté que sur le Théatre des Italiens, qui nous ont donné une Piece fort agreable, intitulée *La Propreté Ridicule*. Elle est meslée de

quelques Entrées qui luy donnent beaucoup d'agrément. Le caractere de la Femme qui eſt propre juſqu'à l'excés, eſt tiré ſur de bons Originaux. On l'a déja joüée douze ou quinze fois ; & Arlequin, à ſon ordinaire, y eſt un Perſonnage tres-divertiſſant. Les Comédiens François ſe ſont contentez de faire revivre quelques vieilles Pieces qui avoient fait beaucoup de bruit dans leur temps, & on a reveu ſur les deux Théatres, *les Viſionnaires*

de M^r des Marests, *le Iodelet Maistre* de M^r Scarron, & *le D. Bertrand de Cigaral* de M de Corneille le jeune, qui estoit autrefois le charme de tout Paris, & qu'on y representoit en mesme temps sur tous les Théatres.

Il est temps de satisfaire la curiosité de vos Belles de Province, & de vous entretenir des Modes nouvelles dont vous m'avez mandé plusieurs fois qu'elles souhaitoient de trouver quelque Article dans

les Lettres que je vous envoye. Ce n'eſt pas une affaire peu embaraſſante, & je ne ſçay comment j'aurois pû m'acquirer de ma parole, ſi je ne me fuſſe trouvé dernierement dans une Ruelle abondante en Perſonnes du bel air. On y railloit un Mary jaloux, lors que je vis entrer une Femme moitié Prétieuſe, & moitié Coquette. Que je ſuis fatiguée! dit-elle, apres avoir ſalüé la Compagnie; J'ay eſté aujourd'huy chez plus de vingt

Marchands, & je n'en ſuis guéres ſortie plus ſçavante que j'y ſuis entrée. J'ay reçeu dix Lettres de la Campagne, par leſquelles on me prie de mander les Modes nouvelles, & je ne ſçay qu'écrire là-deſſus. On n'a jamais veu en France ce que l'on voit aujourd'huy; il n'y a plus de Modes genérales, parce qu'il y en a trop de particulieres; à peine trouve-t-on deux Perſonnes veſtuës de la meſme maniere, chacun s'habille à ſa fan-

taisie, & l'on ne paroist plus extravagant comme autrefois, lors qu'on n'est pas mis comme les autres. Pour moy, continua-t-elle, je ne feray point de réponse, & je ne finirois jamais, si je voulois écrire la diversité des Habillemens de chaque Particulier. Je donnay d'abord dans son sens, pour l'amener apres plus facilement à mon but; & je luy dis en suite que si elle vouloit prier toute la Compagnie de s'entretenir sur cette matiere, & que cha-

cun dit les Modes qu'il croyoit les plus genérales, je les écrirois sur l'heure, & qu'ainsi elle trouveroit son Memoire des Modes tout fait, sans qu'elle fist autre chose que dire son avis. Cette pensée luy plût, chacun promit d'expliquer ce qu'il sçavoit; on me donna de l'encre & du papier, & j'écrivis pour elle & pour moy, ce que vous allez lire touchant les Modes dont on se sert depuis qu'on ne porte plus d'or & d'argent.

On parla d'abord des Etofes, ou plutoſt on en voulut parler ; car à peine euſt-on entâmé ce diſcours, qu'une jeune Beauté prit la parole, & dit que de cinquante Femmes du bel air, à peine en trouvoit-on deux qui portaſſent des Etoffes; & que hors quelques Taffetas & Tabis decoupez & moucherez, gris & changeans, qui eſtoient un reſte de Mode des Habits d'Etamine & de Serge des Griſettes du Printemps, on ne voyoit plus de Femmes veſ-

ruës que de Toilles & de Gazes; & elle adjoûta qu'elle les aimoit tellement, qu'elle avoit voulu voir toutes celles qui avoient esté faites, & que leur diversité & leur beauté estoient des choses admirables. On la pria de parler de toutes celles qu'elle avoit veuës, & voicy de quelle maniere elle s'en acquita.

On fait, depuis que les chaleurs ont commencé, des Manteaux & des Jupes de plusieurs sortes de Ga-

zes ; les moindres ſont les unies, les rayées, & celles qui ſont à carreaux. Il y en a preſque de toutes couleurs, meſlées, & ſans eſtre meſlées. Il y en a auſſi beaucoup de rebrochées, dont les fleurs paroiſſent de relief. On en voit ſur des fonds bruns couvertes de fleurs de toutes couleurs ; & il s'en trouve de meſme ſur des fonds blancs qui font le plus bel effet du monde ; d'autres ſont ſur des fonds moucherez, & d'autres ſont à colomnes.

Les

Les Femmes du grand air qui ont le petit deüil, en portent de blanches, avec des fleurs noires rebrochées ; & celles qui sont plus modestes, en mettent de noires unies, avec des Jupes de Gaze bleuës dessous. Les Gazes dont les fonds & les fleurs sont blanches, se portent beaucoup plus en Jupes qu'en Manteaux. Celles qui sont rayées, & qui ont de grandes espaces entre les rayes, remplies de toutes sortes de fleurs, sont tres-belles:

Mais quelque beauté qu'ayent toutes ces Gazes, pourſuivit-elle, je ne deſeſpere pas d'en voir encor de plus extraordinaires, puis qu'il n'eſt point de jour qu'on n'en remarque aux Thuilleries d'un deſſein tout nouveau. Il n'eſt rien de plus agreable que tous les Manteaux de Gaze, continua la meſme, & ils ne ſont effacez que par ceux de Points de France ſur de la Toille jaune, qui eſtant accompagnez d'Echelles de meſme

Point, donnent un certain air de grandeur à ceux qui les portent, que les Etofes les plus remplies d'or & d'argent ne font pas toûjours remarquer dans les Perſonnes les plus qualifiées. On voit auſſi, adjoûta-t-elle, quelques Manteaux & Jupes de Taffetas volans & changeans, mais le nombre n'en eſt pas grand. Puis que vous avez parlé des Manteaux, reprit une autre, je vais parler des Jupes ; j'en acheray hyer, & cela fut cauſe que je m'informay de celles qui ſont les plus à la mode. On en voit encor qui ſont toutes de Point de France, & d'autres toutes de Point d'Angleterre ; mais comme elles ſont extrémement cheres, le nom-

bre n'en eſt pas ſi grand ; & celles dont on porte le plus, ſont de Mouſſeline rayée, avec un Point au bas des plus hauts que l'on puiſſe trouver. Il y en a auſſi beaucoup de Taffetas de toutes ſortes de couleurs, ſous des Gazes que chacun choiſit à ſa fantaiſie ; mais la plûpart les prennent blanches. On en voit depuis quelques jours de Toille decoupée, comme on decoupoit le Tabis & le Satin. Les Femmes qui ſont un peu ſur le retour, & quelques autres encor, portent des Jupes de Brocard, & d'autres Etofes ; les unes mettent un petit Point de France en bas, les autres une Dentelle noire. Il y en a qui mettent des Guipures de tou-

tes couleurs ; mais quand on les pliſſe, on met des Dentelles de ſoye douce, ſans fonds, & ſans eſtre guipées ny gommées. Il y a diverſes manieres de mettre ces Dentelles ; les unes en ont une grande pliſſée, & un Pied qui releve ; & les autres deux grandes pliſſées à deux doigts l'une de l'autre, & toutes deux tombantes.

Quand celle qui avoit parlé des Jupes à la mode eut finy ſon diſcours, on preſſa une vieille Fille qui n'avoit ny beauté ny agrément, & qui par toutes ces raiſons ſe retranchoit ſur le bel Eſprit, de dire quelque choſe ſur le ſujet de la Converſation. Elle répondit avec un air dédaigneux, qu'elle ne ſçavoit pas

comment on pouvoit perdre le temps à parler de ces bagatelles, & que cette matiere n'estoit bonne que pour certaines Femmes qui n'auroient jamais rien à dire, sans le secours de leurs Habillemens. On luy répondit qu'elle avoit raison ; mais que lors qu'on estoit en compagnie, on se rendoit ridicule, si l'on ne faisoit comme les autres, puis qu'il sembloit qu'on les méprisast, & qu'on voulut se distinguer ; ce qu'un Esprit bien tourné ne devoit jamais faire. Hé bien, reprit-elle brusquement, puis que l'esprit de bagatelle regne aujourd'huy, il faut faire comme les autres. Si je me suis défenduë de parler des Modes nouvelles, ce n'est

pas que je les ignore : comme il ne faut point d'esprit pour les apprendre, & qu'on n'a besoin que d'avoir des yeux, tout le monde les doit sçavoir, & je croy n'en ignorer aucune. Elle s'arresta un moment, puis elle entra dans le détail de toutes les Modes dont on n'avoit point encor parlé, qu'elle debita avec un torrent de paroles, sans s'arrester un moment, ny laisser le temps à aucun de la Compagnie de luy repliquer par un seul mot. Voicy tout ce qu'elle dit.

La plûpart des Coëffes que l'on porte à present, sont à colomnes blanches & sans fonds; on en voit aussi de noires à petites Mouches, de Gazes fort

claires d'Angleterre ſans fonds, de blanches, de rouſſes, & des Cornettes de meſme ces dernieres. On ne fait plus de Bonnets friſez, & l'on met deux petites Cornettes & une grande. On ſe cordonne de Point de France & de Rubans de toutes couleurs. Jamais ils n'ont tant eſté en regne qu'ils ſont depuis la Defenſe de l'or & de l'argent; & l'on met tant d'Echelles, qu'il eſt impoſſible que cette Mode ſoit longtemps en regne, parce que les Gens de qualité ne manquent jamais de quitter celles qui deviennent trop communes. On porte beaucoup de Gands garnis, & tous les Manteaux ſont retrouſſez avec des Rubans. Toutes les Garnitures

ſont remplies de Ferets ; ils ſont plus courts, plus brillans, & mieux travaillez que les ronds que l'on portoit il y a quelques années, & il n'y a rien de plus agreable ; on en met juſques aux Rubans de Souliers. Les Manches, dont on ſe ſert à preſent, ſont de pluſieurs manieres. Il y en a de pliſſées, avec du Point en bas. On en voit d'autres qui ne ſont point pliſſées, & qui ont une Dentelle qui releve, avec un petit Pied. Il s'en trouve auſſi beaucoup à boüillons. La plûpart des Manchettes qui accompagnent ces Manches, ſont à trois rangs. On porte toûjours des Bas de la Chine, & l'on n'en met plus guéres de marbrez. Les Sou-

liers ſont de pluſieurs manieres. On decoupe des Cuirs ſur des Etofes de toutes ſortes de couleurs Il y en a de mouchetez, laſſez aux coſtez avec un petit Molet, & de brodez de Soye. Les plus magnifiques ſont ceux qui ſont de Toille de Marſeille piquée, & qui ſont garnis de Dentelle d'Angleterre ou de Point de France, formant une maniere de Roze antique, comme on en mettoit autrefois ſur les Souliers. On en voit auſſi de Geais de toutes couleurs. Les Eventails les plus ordinaires ſont de Peaux de Vélin, avec des Bâtons de Calanbourg. On les porte toûjours grandes, & les belles Peintures ſont toûjours à la mode.

On fait à preſent beaucoup de Points de France ſans fonds, & des Picots en campannes à tous les beaux Mouchoirs. On en a veu quelques-uns avec de petites Fleurs ſur les grandes, que l'on pouroit appeller des Fleurs volantes, n'eſtant attachées que par le milieu; mais il n'y a pas d'apparence que cette Mode ſoit ſuivie.

Toutes ces choſes ayant eſté dites de ſuite, celle qui en fit le recit ſe trouva tellement hors d'haleine, qu'apres avoir achevé, elle ne pût dire autre choſe. La Belle qui vouloit mander des Modes en Province, crût en ſçavoir aſſez, & l'on auroit finy cette matiere, ſi une Perſonne de la compagnie n'euſt

dit qu'il faloit auſſi s'entretenir des manieres de s'habiller des Hommes. N'en ſoyez point en peine, repartit une Beauté enjoüée, j'ay vingt Amans qui à l'envy s'éforcent de ſe mettre bien pour me plaire, & je ſçay comment il faut qu'un Homme ſoit pour eſtre à la mode. Elle prononça ces paroles d'un air qui plût à toute l'Aſſemblée. On la pria de dire ce qu'elle ſçavoit là-deſſus, & ſans ſe faire preſſer, elle cõmença de la ſorte.

L'ajuſtement eſt moins neceſſaire aux Hommes qu'à la plûpart des Femmes, & il cache moins leurs defauts. Un Homme eſt toûjours aſſez paré quand il a bonne mine; il plaiſt en Habit de Cavalier, & ſans

ornement ; & les Femmes qui ne ſont point ajuſtées, plaiſent rarement, à moins que leur beauté ne ſoit veritable & toute à elles. On dira, pourſuivit cette charmante Perſonne, que j'aime bien les Hommes, de parler ainſi à leur avantage: Cependant tous mes Amans ſont également bien aupres de moy, & publient que je ſuis la plus cruelle Perſonne du monde. Tant qu'ils parleront ainſi, je ne me plaindray pas d'eux, & je croirois qu'on ne me devroit guéres eſtimer, s'ils tenoient un autre langage. Le deſir qu'ils ont de me plaire, fait qu'ils ne paroiſſent devant moy qu'avec une propreté achevée, & tout cela ſans avoir d'Etofes

magnifiques. On n'en voit point presentement, elles sont presque toutes unies ; à peine en trouve-t-on de soye, & l'on ne porte que des Droguets, des Etamines & des Serges ; mais quand un Homme est bien coëffé & bien chaussé, qu'il a de beau Linge, une belle Garniture, & une belle Veste, il est plus paré que s'il estoit chargé de Broderie ou de gros Galons d'or, qui ne feroient que l'épaissir. Les Hommes portent à present des Vestes fort longues, garnies de Points. Les plus nouvelles sont de Mousseline claire rayée, avec de la Toille jaune dessous, & du Point dessus. Leurs Chapeaux sont petits, leurs Gands garnis de

Rubans étroits, & toute leur Garniture de meſme. Au milieu de ces petits Rubans, ils ont à leur Chapeau, ſur leurs Manches, au Nœud de leurs Epées, & quelquefois aux deux coſtez de leurs Culotes ou Rhingraves, des Nœuds de Ruban large, aux deux coſtez duquel eſt couſuë une Dentelle blanche. Depuis quelques jours on y en met de noire, qu'on fait coudre au milieu du Ruban, de maniere qu'elle le couvre tout entier. On voit pluſieurs Habits avec quantité de rangs d'œillets; ils n'eſtoient d'abord que blancs, & aux revers des Manches; on en met preſentement par tout, & ils ſont de toutes couleurs; on commence meſme à les en-

tourer de petits Cordonnets qui font plusieurs figures, comme aux Baudriers. D'abord que l'argent fut defendu, on porta des Cordons de soye aurore, & de soye blanche, qu'on prenoit pour de l'or & pour de l'argent. On met des Boutons des messmes couleurs, & depuis peu on en porte de meslez comme les Garnitures. Les Hommes commencent à devenir magnifiques en Souliers; ils en ont de brodez qui coûtent quatre Loüis la paire, mais on en voit encor peu. La Conversation auroit esté plus longue, sans une visite serieuse qui survint, & qui l'interrompit; c'est pourquoy je prie vos belles Provinciales de se contenter de ce que je vous envoye.

Je croy, Madame, que vous eſtes dans l'impatience de ſçavoir ce qui s'eſt paſſé à la Feſte de Sceaux ; il eſt temps de ſatisfaire voſtre curioſité. Le Roy voulant faire l'honneur à Monſieur Colbert d'y aller voir ſa belle Maiſon, choiſit le jour de cette Promenade ; & ce ſage Miniſtre en ayant eſté averty, ſe prépara à l'y recevoir en zelé Sujet qui attend ſon Maiſtre, & un Maiſtre comme le Roy. Il ne chercha point à faire une de ces Feſtes ſomptueuſes dont l'exceſſive dépenſe n'attire ſouvent que le deſordre, & qui ſatisfont plus l'ambition de ceux qui les donnent, qu'elles ne cauſent de plaiſir à ceux pour qui on les

fait. La profusion qui s'y trouve semble n'apartenir qu'aux Souverains ; & quand on cherche plus à divertir qu'à faire bruit par le faste, on s'attache moins à ce qui coûte extraordinairement, qu'à ce qui doit paroistre agreable. C'est ce que fit Monsieur Colbert avec cette prudence qui accompagne toutes ses actions. Il songea seulement à une Reception bien entenduë, & il voulut que la propreté, le bon ordre, & la diversité des plaisirs, tinssent lieu de cette somptuosité extraordinaire, qu'il n'eut pû jamais porter assez loin, s'il l'eut voulu proportionner à la grace que luy faisoit le plus grand Prince du Monde. Cet heureux jour

venu, il fit assembler tous les Habitans dés le matin, leur apprit le dessein que le Roy avoit de venir à Sceaux; & pour augmenter la joye qu'ils luy en firent paroistre, & leur donner lieu de garder long-temps le souvenir de l'honneur que Sa Majesté luy faisoit, il leur dit qu'ils devoient payer une année de Taille au Roy, mais qu'ils songeassent seulement à trouver dequoy satisfaire aux six premiers mois, & qu'il payeroit le reste pour eux. Ils se retirerent fort satisfaits, & se furent préparer à donner des marques publiques de la joye qu'ils avoient de voir le Roy. Ce Prince n'en découvrit pourtant rien aux environs

de Sceaux, tout y estoit tranquile, & l'on n'eut pas mesme dit en entrant dans la Maison de Monsieur Colbert, qu'on y eust fait aucuns préparatifs pour la Reception de Leurs Majestez. Elles en voulurent voir d'abord les Apartemens, dont les Ornemens & les Meubles estoient dans cette merveilleuse propreté, qui n'arreste pas moins les yeux que l'extraordinaire magnificence. On se promena en suite, & ce ne fut pas sans admirer plusieurs endroits particuliers du Jardin. La Promenade fut interrompuë par le Divertissement du Prologue de l'Opéra d'Hermione, apres lequel on acheva de voir les raretez du Jardin.

Les Plaisirs se rencontrerent par tout. D'un costé il y avoit des Voix, des Instrumens de l'autre ; & le tout estant court, agreable, donné à propos, & sans estre attendu, divertissoit de plus d'une maniere ; point de confusion, & toûjours nouvelle surprise. Je ne vous parle point du Souper, tout y estoit digne de celuy qui le donnoit; on ne peut rien dire de plus fort pour marquer une extréme propreté, jointe à tout ce que les Mets les mieux assaisonnez peuvent avoir de délicatesse. Monsieur Colbert servit le Roy & la Reyne ; & Monseigneur le Dauphin fut servy par Monsieur le Marquis de Segnelay. Leurs Majestez s'estant assises,

& aupres d'elles Monſeigneur le Dauphin, Mademoiſelle d'Orleans, Madame la Grand' Ducheſſe, & Mademoiſelle de Blois; le Roy fit mettre à table pluſieurs Dames, dont je ne m'engage pas à vous dire les noms ſelon leur rang. Ces Dames furent Mademoiſelle d'Elbeuf, Madame la Ducheſſe de Richelieu, Madame de Bethune, Madame de Monteſpan, Madame la Mareſchale de Humieres, Madame la Comteſſe de Guiche, Madame de Thiange, Madame la Marquiſe de la Ferté, Madame d'Eudicour, Madame Colbert, Madame la Ducheſſe de Chevreuſe, Madame la Comteſſe de S. Aignan, Madame la Marquiſe de Se-

gnelay, & Mademoiſelle Colbert. Toutes ces Dames furent ſervies par les Gens de Monſieur Colbert, le Roy n'ayant voulu donner cet ordre à aucun de ſes Officiers. Il y avoit deux autres Tables en d'autres Salles, à l'une deſquelles eſtoit Monſieur le Duc, & à l'autre Monſieur le Prince de Conty, Monſieur de la Rochefur-Yon ſon Frere, & Monſieur le Duc de Vermandois, avec pluſieurs autres Perſonnes des plus qualifiées de la Cour. Monſieur le Duc de Chevreuſe, & Monſieur le Comte de S. Aignan, firent les honneurs de ces deux Tables. Le Soupé fut ſuivy d'un Feu d'Artifice admirable, qui divertit d'autant plus.

que ce beau Lieu eſtant tout remply d'Echos, le bruit que les Boëtes faiſoient eſtoit redoublé de toutes parts. Ce ne fut pas la ſeule ſurpriſe que cauſa ce Feu; il n'y avoit point d'apparence qu'il y en duſt avoir dans le lieu où il parut, & l'étonnement fut grand lors qu'on le vit brûler tout à coup, & qu'il ſe fit entendre. Les Villages circonvoiſins commencerent alors à donner des marques de leur allégreſſe, & l'on en vit ſortir en meſme temps un nombre infiny de Fuſées Volantes dans toute l'étenduë de l'Horiſon qui peut eſtre veuë du Chaſteau; de maniere qu'on euſt dit que le Village de Sceaux ne vouloit pas ſeulement témoi-

gner

gner la joye qu'il reſſentoit de voir un ſi grand Roy, mais encor que toute la Nature vouloit contribuer à ſes plaiſirs.

Le Feu fut à peine finy, que toute la Cour entra dans l'Orangerie, où elle fut de nouveau agreablement ſurpriſe. Elle trouva dans le meſme endroit où l'on avoit chanté quelques Airs de l'Opéra, un Theatre magnifique, avec des enfoncemens admirables. Il paroiſſoit avoir eſté mis là par enchantement, à cauſe du peu de temps qu'on avoit eu pour le dreſſer. Monſieur le Brun y avoit donné ſes ſoins, & rien n'y manquoit. La Phédre de Monſieur Racine y fut repreſentée, & applaudie à ſon ordinaire. Cette Feſte

paruſt finie avec la Comédie, & Monſieur Colbert eut l'avantage d'entendre dire à Sa Majeſté qu'elle ne s'eſtoit jamais plus agreablement divertie. A peine fut-elle hors du Chaſteau, qu'elle trouva de nouvelles Feſtes, & vit briller de nouveaux Feux. Tout eſtoit en joye, on dançoit d'un coſté, on chantoit de l'autre. Les Hautbois ſe faiſoient entendre parmy les cris de *Vive le Roy*, & les Violons ſembloient ſervir d'Echo à tous ces cris d'allégreſſe. Jamais on ne vit de Nuit ſi bien éclairée; tous les Arbres eſtoient chargez de lumieres, & les Chemins eſtoient couverts de feüillées. Toutes les Païſannes dançoient deſſous;

elles n'avoient rien oublié de tout ce qui les pouvoit rendre propres; & quantité de Bourgeoiſes qui vouloient prendre part à la Feſte, s'eſtoient meſlées avec elles. Ce fut ainſi que Monſieur Colbert divertit le Roy par des ſurpriſes agreables, & des plaiſirs toûjours renaiſſans les uns des autres. Ses ordres furent executez avec tant de juſteſſe & tant d'exactitude, que tout divertit également dans cette Feſte, & qu'il n'y eut point de confuſion. On peut dire qu'elle fut ſomptueuſe ſans faſte, & abondante en toutes choſes, ſans qu'il y eut rien de ſuperflu.

Puis que vous me demandez encor des Lettres en Chanſons,

& que vous les trouvez divertiſſantes, je croy que je pouray vous en envoyer le Mois prochain. Je ſuis ravy que celle de Mr Galant ne vous ait pas moins plû qu'elle a fait à tout Paris. La Copie dont je vous ay fait part, avoit paſſé parmy tant de mains, qu'elle n'eſtoit pas conforme à l'Original, & il y avoit meſmes quelques Couplets d'oubliez. Je ſuis obligé de vous en avertir pour la gloire de l'Autheur. Ie ne vous dis rien des avantages que Mr le Chevalier de Chaſteaurenaud a remportez ſur les Hollandois, ny de ceux que nous avons eus en Catalogne. I'eſpere vous en entretenir le Mois prochain, & vous en mander des particula-

ritez qui n'ont point encor eſté publiées. Ie vous envoyeray en meſme temps une des plus belles Pieces d'Eloquence dont on ait oüy parler depuis pluſieurs années. Toute la Cour en convient; & toutes les Perſonnes de bon gouſt qui l'ont veuë, ſont de ce ſentiment.

A Paris ce 31. Iuillet 1677.

FIN.

Page 124. ligne 14. au lieu de qu'elle luy fait, *liſez* qu'il luy fait. Page 135. dans la premiere ligne, au Rondeau de Madame des Houlieres, au lieu de il nous plaiſt, *liſez* il leur plaiſt. Page 145. ligne 4. Aragons, *liſez* Dragons

ON donnera un Tome du Nouveau Mercure Galant, le premier jour de chaque Mois ſans aucun retardement. On le vendra vingt ſols relié en Veau, & quinze relié en Parchemin.

TABLE DES MATIERES contenuës en ce Volume.

Sonnet de Monsieur de Fontenelle à une de ses Amies qui l'avoit priê de luy apprendre l'Espagnol.

Eloge de Marqués petit Chien Arragonnois, du mesme Autheur.

Avanture de Monsieur le Vicomte de..

Combat donné devant la Forteresse de Tabago, avec les Noms des Morts & des Blessez, & de tous ceux qui s'y sont signalez.

Description de tout ce qui a paru à Versailles aux Processions solemnelles qui s'y sont faites, avec les Noms de toutes les Tapisseries de la Couronne, & des grands Peintres qui en ont fait les Desseins.

Vers sur le Iubilé de son A. Royale.

Autres Vers sur ses Conquestes.

Devise sur le mesme Sujet.

TABLE.

Vers de M. de Mimur sur les Conquestes du Roy.

Epistre en Vers de M. de Ramboüillet à Monsieur le Prince de Marsillac.

Air de M. de Moliere sur des Paroles de M. de Frontiniere, chantées devant le Roy par Madem. Jarquier.

Sujet de deux Opera mis en Musique par le mesme.

Avanture des Thuilleries.

Rondeau de Madame Des-Houlieres à une de ses Amies.

Les Moutons, Idylle de la mesme.

Reception faite à Monsieur le Duc du Maine, par M. d'Aubigny, Gouverneur de Cognac.

Reception faite au mesme Prince par Madame la Comtesse de Ionsac.

Tragedie qui luy estoit preparée à Bordeaux, où les deux Fils de Monsieur de Seve se font admirer.

Vers à la gloire du Roy & de Monsieur le Duc du Maine.

Mariage de M. le Comte de Montoison & de Mademoiselle de Cherrieres.

TABLE.

Mariage de M. Telrieu, & de Mademoiselle de Montmort.

Voyage de Mademoiselle d'Orleans à Eu, & ses bontez pour Mademoiselle de Breval.

Le Roy fait M. d'Argouges Conseiller d'Estat, & donne la Charge de Premier President de Bretagne à M. de Pontchartrain.

M. l'Abbé Colbert éleu depuis peu Prieur de Sorbonne, fait un beau Discours à l'ouverture des Sorboniques.

Vers de M. de Corneille l'aisné sur les Conquestes du Roy.

Histoire de la Veuve & de M. de la Foreſt.

Le Roy donne l'Archevesché de Bourges au Fils de M. de la Vrilliere: L'Evesché d'Vsez à M. l'Abbé Poncet, celuy de Chaalons sur Saone à M. Felix, celuy du Bellay à M. l'Abbé du Laurens, celuy de Mande à M. de Piancour, Abbé de la Croix, & celuy de Lavaur à M. l'Abbé de la Berebere.

TABLE.

Mort de M. *le Marquis de Pianesse.*

Impromptu pour M. *le Duc, fait par Madame le Camus en presence de ce Prince.*

Vers de Madame le Camus, à Madame la Mareschale de Clerambaut.

Mariage de M. *le Marquis de Foix, & de Mademoiselle d'Hendreson, premiere Fille d'Honneur de Madame.*

Le Roy donne l'Abbaye de la Croix à M. *l'Abbé Pellot.*

Zele de M. *le Mareschal de Gramont pour le service du Roy.*

Eloge de Versailles & de Trianon par Monsieur le Duc de S. Aignan.

Vers à Madame la Presidente d'Ozembray, par le mesme.

Ce qui s'est passé en Allemagne entre l'Armée du Roy & celle de l'Empereur.

Le Roy donne le Regiment de la Fere au Fils de M. *le Mareschal de Crequy; le Commandement de Thionville à* M. *de Choisy; & la Lieutenance de Roy de Montelimart, à* M. *de Serigman.*

TABLE.

Divertiſſemens donnez au Public.
Modes Nouvelles.
Deſcription de la Feſte de Seeaux.

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 15. Fev. 1672. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, VILLET, Il eſt permis au Sieur DAN. de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre intitulé LE MERCURE GALANT, en un ou pluſieurs Volumes, pendant le temps de dix années entieres, à compter du jour que chaque Volume ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et defenſes ſont faites à toutes Perſonnes de contrefaire leſdits Volumes, à peine de ſix mille livres d'amende, ainſi que plus au long il eſt porté eſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté le 27. Fevrier 1672.

Signé, D. THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN. a cedé ſon droit de Privilege à C. Blageart, Imprimeur-Libraire, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le premier Aouſt 1677.

TABLE.



8° H
6.484
12

MERCU

GALAN

VUILL

1677